

204

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

XIV
Vol. XV — No 7

DECEMBRE 1933



"C'est par son caractère national et son goût du terroir qu'une littérature est grande et respectable. Ce n'est qu'alors qu'elle passe du niveau d'exercice d'école à celui d'expression de l'âme d'un pays".

C.-A. HENRY,

Ministre de France au Canada.

NOËL

Réfrigération Electrique



Faites un placement dans
une

GLACIÈRE ÉLECTRIQUE



Elle se paye par elle-même en aliments
conservés et en commodité.

Téléphone: 6594

HENRI POITRAS

MARCHAND DE FOURRURES

Une visite est sollicitée

74 DOLBEAU,

QUEBEC

Téléphone: 3-0806

LUCIEN THIBAudeau

EMPAILLEUR - TAXIDERMISTE
Toutes Spécialités

Une visite est sollicitée

104, RUE DES FOSSES,

QUEBEC

Téléphone: 3-2503

ALBERT BROUSSEAU

— SPECIALITES —
REPARATION DE RADIOS

Ouvrage garanti et toutes pièces de rechange.

47, COTE D'ABRAHAM,

QUEBEC

Maison Fondée
en 1845

Téléphone No 2-2119

283, Rue St-Vallier

GERMAIN LEPINE LIMITEE

Manufacturiers d'Articles Funéraires

— SERVICE D'AMBULANCE —

DIRECTEURS DE FUNERAILLES ET EMBAUMEURS

QUEBEC, Canada

REDIGER son TESTAMENT

est la chose la plus importante de la vie

Avez-vous pensé au vôtre?

Consultez-nous



Société d'Administration et de Fiducie

Administratrice et fiduciaire

5 est, rue St-Jacques, - MONTREAL

72, Côte de la Montagne, - QUEBEC

IMMEUBLES CREDIT FONCIER

FRANCO-CANADIEN

CHARLES DELAGRAVE

Notaire de la Cité de Québec

EDIFICE SUN TRUST

132, St-Pierre,

Tél.: 2-1912

Avec les meilleurs souhaits pour

1934

JOS. EMOND,

ECHÉVIN

CHARBON

MADDEN & SON LIMITED

ETABLIE EN 1870

Importateurs et Marchands

ANTHRACITE
AMERICAIN
LE
FAMEUX
READING

61 RUE ST-JOSEPH
Tél.: 4-3578

ANTHRACITE
GALLOIS
BUCKWHEAT
No. 1
"PASCOE"

Tél.: 2-4576

TASCHEREAU
IMPRIMEUR

12 St-Nicolas,

Québec

NOTRE

CONCOURS



CONDITIONS

En pages 20 et 21 de ce numéro apparaissent les noms de SOIXANTE maisons de commerce de Québec. Lisez-les ATTENTIVEMENT. Vous remarquerez que plusieurs maisons de commerce ont tiré leur nom de l'Histoire du Canada — d'autres ont choisi un nom qui désigne leur genre de commerce, etc. Choisissez UN NOM parmi cette liste et dites-nous dans une lettre de cinquante mots environ la raison qui vous fait préférer ce nom aux autres.

Les Juges du concours accorderont les prix d'après la valeur des arguments soumis et la rédaction de la lettre.

Les réponses reçues après le 5 janvier 1934 ne seront pas considérées.

Chaque lettre doit être accompagnée du coupon au bas de cette page.

LE TERROIR, Ltée

LES RESULTATS DU CONCOURS seront publiés dans notre prochain numéro.

Les juges seront choisis au sein de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Les candidats pourront soumettre autant de lettres qu'ils le désireront pourvu que chaque lettre soit accompagnée du coupon.

1^{er} Prix

\$ **10.00**

EN ARGENT

2^e Prix

\$ **5.00**

EN ARGENT

3^e 4^e et 5^e

PRIX

une année
d'abonnement
au

TERROIR

LE TERROIR, Ltée
5, rue Vallière,
Québec.

.....
(PLACE)

.....193.....
(DATE)

Je désire prendre part au concours des NOMS DES MAISONS D'AFFAIRES. In-
clus une lettre contenant les raisons de mon choix.

.....
SIGNATURE

.....
ADRESSE

Québec d'abord. — Pourquoi pas acheter votre Café chez nous.



Joyeux Noël

Bonne et Heureuse
Année 1934

Ces vœux que nous formulons pour tous les clients et amis de la maison sont sincères; nous les joignons à nos remerciements pour l'encouragement donné à l'une des plus anciennes maisons de Québec.

Holt, Renfrew & Co.
Limitée

Maison recommandée

Grand Restaurant
Français

Kerhuly
LTÉE

22 de la Fabrique, - Québec

Salle pour banquets
Réceptions
Déjeuner de noces.

Tél.: 2-6400



JOYEUX NOEL
BONNE ANNEE

A TOUTS nos clients et amis... Venez nous voir pour vos cadeaux de Noël et du Jour de l'An...
Articles pour hommes :

CHAPEAUX BORSALINO — BUCKLEY — la célèbre chaussure RITCHIE — Complets sur mesure.
— Grand choix de Robes de Chambre —

GASPARD HUOT

51 rue St-Jean,

Tél.: 2-1664

"NOS PRIX SONT TRES RAISONNABLES"

MEILLEURS SOUHAITS DE NOEL
ET DU NOUVEL AN.

LORENZO AUGER

ARCHITECTE

37 St-Jean

2-1909

**UN
CADEAU PRATIQUE**

Donnez un abonnement d'une
année au

TERROIR

à un ami ou à un parent, comme
cadeau du NOUVEL AN.

Adressez votre souscription :

LE TERROIR, Ltée

5, RUE VALLIERE, QUEBEC



Le plus beau cadeau

Pour les enfants :

PETITE HISTOIRE DU CANADA

..... par l'abbé L. A. Desrosiers

Format grand in-8 carré — quatre-vingt

illustrations. PRIX. . . \$2.25 semi-cartonné

\$2.00 relié

Le plus beau cadeau aux

Personnes cultivées :

COURS D'HISTOIRE DU CANADA

..... par M. Thomas Chapais

(Régime anglais) 1760-1867. Six vols.

Parus. PRIX. \$1.50 le volume

Librairie Garneau, Ltée

47 BUADE

QUEBEC

ADMINISTRATION:

M. Eudore Caron
Président

Mlle G. Caron
Secrétaire

JEAN A. DIONNE,
Gérant

BUREAU:

5, rue Vallière
QUÉBEC.

LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

Le Terroir, Limitée

5, rue Vallière,

-:-

Téléphone: 4-4551

REDACTION :

ALPHONSE DESILETS
Président.

G.-E. MARQUIS
Gérant.

Autres membres:

DAMASE POTVIN

J.-H. PHILIPPON

PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu. — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, 5, rue Vallière, Québec.

COLLABORATION

Tous les membres de la Société des Arts, Science et Lettres sont cordialement invités à nous fournir des articles ou des notes d'actualité: Variety is the spice of life.

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 90, avenue Lockwell, Québec.

LA CAISSE D'ECONOMIE

de

NOTRE-DAME
de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La
seule Banque
d'Epargne à
QUEBEC

Sommaire

	PAGES
Noël du Terroir, <i>Alphonse Désilets</i>	4
Chez nos Poètes	5
Nuit de Noël, <i>Pamphile Lemay</i>	6
D'un mois à l'autre, <i>Damase Potvin</i>	7
Gravure : l'amour maternel ou la Vierge et l'Enfant	10
Il est né le Divin Enfant	10
Les Echos... , <i>H. Philippon</i>	11
Réplique vs Caricature, <i>G.-E. Marquis</i>	13
La refrancisation : Appréciations et commentaires	15
Cantate des Fils Natifs du Canada	17
Gravure : la gardienne	19
Conte de Noël : Le Fantôme sur la Montagne, <i>G.-E. Marquis</i>	22
Conte de Noël : Le Chemin de Roselande, <i>Henry Bordeaux</i>	24
Conte de Noël : Dans la nuit, <i>Damase Potvin</i>	27
Mise au point, <i>G.-E. Marquis</i>	28
Rodolphe Plamondon, <i>René de Launay</i>	29
Biographies	33

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Toutes opérations de
banque et de
placement
563 bureaux au
Canada
13 succursales à
Québec.

Notre personnel est
à vos ordres.

TEL. BUREAU
3-2010

TEL.: RESIDENCE
2-3665

RAYMOND COSSETTE,

L. L. L.
NOTAIRE

441, RUE ST-JOSEPH,
Formation de Sociétés
Administration de propriétés

QUEBEC
Prêts Hypothécaires
Règlements de successions

Encourageons les notres. Achetez votre Café à Québec.

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUÉBEC

Vol. XV No 7

— BUREAU, 5, rue Vallière, QUÉBEC —

DECEMBRE 1933



NOËL DU TERROIR



Les peintres, les conteurs et les poètes qui veulent raviver l'impression émouvante d'une fête de Noël en ce pays empruntent d'ordinaire leur thème d'inspiration à quelque centre rural, à quelque église de nos campagnes québécoises.

Noël, fête des âmes, poésie et musique des horizons champêtres! Que de gais souvenirs ce mot magique éveille dans nos mémoires! Toute la poésie solennelle et chantante des nuits fêtées, à l'église d'abord, puis autour des réveillons à la table de famille; l'allégresse des chants traditionnels, la visite des enfants à la crèche du Nouveau-Né, et l'entrain qui anime les visites reçues et faites entre amis et voisinages, tout, en cette journée, tout concourt à graver en nous des impressions inoubliables et bienfaisantes.

Or, ces fêtes de la paroisse et de la famille constituent chez nous l'une des traditions les plus chères à nos coeurs de croyants et de Canadiens, et c'est un premier motif d'attachement et de fidélité aux meilleures choses du passé.

Car ces réjouissances ont un but admirable et leurs résultats ont une répercussion d'assez grave importance dans notre vie nationale. Plus les fêtes de la famille et de la paroisse, à la campagne surtout, garderont leur puissance d'impression dans l'âme de la jeunesse, plus nous aurons chance de garder les jeunes générations à leur vie normale et à leur mission héréditaire.

Parce que l'esprit de notre siècle est imbu de positivisme et de terre à terre, ne sommes-nous pas enclins à méconnaître des principes d'ordre moral, qui restent vrais quand même, envers et malgré nous? Est-ce que nous n'oublions pas, avec une légèreté qui déconcerte, la secrète influence du sentiment religieux si favorable à la sauvegarde des traditions nécessaires? Songeons-nous bien, qu'en se détachant de l'esprit de nos pères, des jeunes gens et des jeunes filles d'aujourd'hui ne ressentent plus d'attraits pour la vie simple et laborieuse des champs? Que l'atmosphère d'indifférence et de froideur où ils grandissent les pousse hors des cadres natals.

L'hérédité des goûts et l'attachement à la profession paternelle, surtout à la campagne, sont affaire d'éducation. Et cette éducation, familiale principalement, ne saurait porter tous ses fruits qu'à raison d'être appuyée par l'exemple.

L'éducation familiale enracinera la jeunesse à la vie agricole si on respecte cette vie et si on l'embellit de toutes les prérogatives qu'elle comporte. Et la famille rurale, dans nos paroisses catholiques, n'a qu'à perpétuer la tradition vivifiante des fêtes domestiques et le culte pieux des fêtes religieuses, pour solidifier les liens qui retiendront les générations au sol qui germa le bonheur et la force de nos valeureux ancêtres.

Alphonse DESILETS.

CHEZ NOS POÈTES

LA JEUNESSE QU'IL NOUS FAUT

A cette heure si grave, il nous faut la "Jeunesse"
Qui porte, en sa poitrine, un coeur à la Dollard,
Intrépide, sans peur, au sein de la détresse,
Digne de nos aïeux et de leur étendard!
Il nous faut une telle "Jeunesse".

Il faut au Canada la Jeunesse qui "prie"
Et, fière de sa foi, vient puiser à l'autel
L'héroïsme vainqueur des Saints de la patrie
Qui mirent dans la croix leur espoir immortel!
Il nous faut la Jeunesse qui prie.

Il faut au Canada la Jeunesse qui "pense"
Pour sonder du regard le troublant avenir,
Détruire des méchants la funeste influence,
Déjouer leurs complots faits pour nous désunir.
Il nous faut la Jeunesse qui "pense".

Il faut au Canada la Jeunesse qui "veut"
Pour sauver de la mort le Pays en souffrance!
Dieu sera son soutien; dès lors, elle peut
Arrêter l'ennemi, le réduire au silence!
Il nous faut la Jeunesse qui "veut".

Il faut au Canada la Jeunesse "fidèle"
Se souvenant qu'elle a le devoir de "tenir"
Dans les rudes combats quand le Pays l'appelle,
"Tenir", comme au Long Sault, pour garder l'avenir!
Il nous faut la Jeunesse "fidèle".

Il faut au Canada la Jeunesse qui "lutte"
Vaillante pour sa foi, toujours prête à souffrir,
Qui s'élance à l'assaut sans que rien la robute,
Pour défendre son Christ, toujours prête à mourir!
Il nous faut la Jeunesse qui "lutte".

Regarde, "O Canada" se lever ta "Jeunesse"
Dollard avec les siens! Non ils ne sont pas morts
Vive Dieu! sur leurs pas, une élite se presse;
Ils sont pieux et purs, ils seront les plus forts!
Gloire à ta vaillante Jeunesse.

Conserve "O Canada" ta Jeunesse "Chrétienne"
Ta race gardera son amour et sa foi!
Elle sera toujours la race Canadienne,
Fidèle à son passé, fidèle au divin Roi!
Gloire à ta Jeunesse Chrétienne.

Cardinal J.-M. Rodrigue Villeneuve.

MELANCOLIA

Je contemple, rêveur, l'espace monotone
Où glissent longuement de longs nuages gris.
Il pleut. L'éther est lourd, muet, sans coloris.
Que c'est lugubre un jour d'automne!

Le ciel n'accueille plus l'oiseau mélodieux;
L'orage seul gémit entre les branches tortes,
Et la feuille qui tombe en tourbillons nerveux
S'envole aux immensités mortes.

Novembre aux teintes d'or, père aux enfants défunts,
Dont le sinistre deuil s'exprime comme un râle,
Toi, le grand dépouillé des fleurs et des parfums,
J'admire ton chagrin sur ta figure mâle.

Automne frénétique, automne ensorceleur,
Tristesse des absents, macabre danse rousse,
Tendre époque des pleurs, du grésil sur la mousse,
O volupté de la douleur!

Automne amer et doux, paysage squelette,
Heures grises de pluie où nous rêvons d'amour,
Torpeur qui nous étreint dans la nuit d'un plein jour,
J'écoute moduler tes plaintes inquiètes.

Malgré l'enivrement des calmes corrosifs,
Le souvenir des morts vient hanter ma prière;
Je me trouble et m'agite, et mes pensers plaintifs
S'en sont allés pleurer aux croix des cimetières.

J'éprouve dans mon sein la soif de l'Infini;
Je brûle de scruter le mystère des foules.
Comme l'effacement de l'été dégariné
Je médite les jours qui trop vite s'écoulent.

Pressé dans tes bras morts mon front pâle d'émoi,
O soir irradié du mauve crépuscule,
Car je vois à travers le soleil qui recule
Le drame universel qui se déroule en moi...

Georges Boiteau,

de la Société des Poètes.

Désirez-vous un MEUBLE fait sur ordre; qu'il soit
d'un genre MODERNE ou de PERIODE. VOYEZ:

E.-A. ROUSSEAU

LE MEUBLIER

et soyez assuré d'avoir satisfaction.

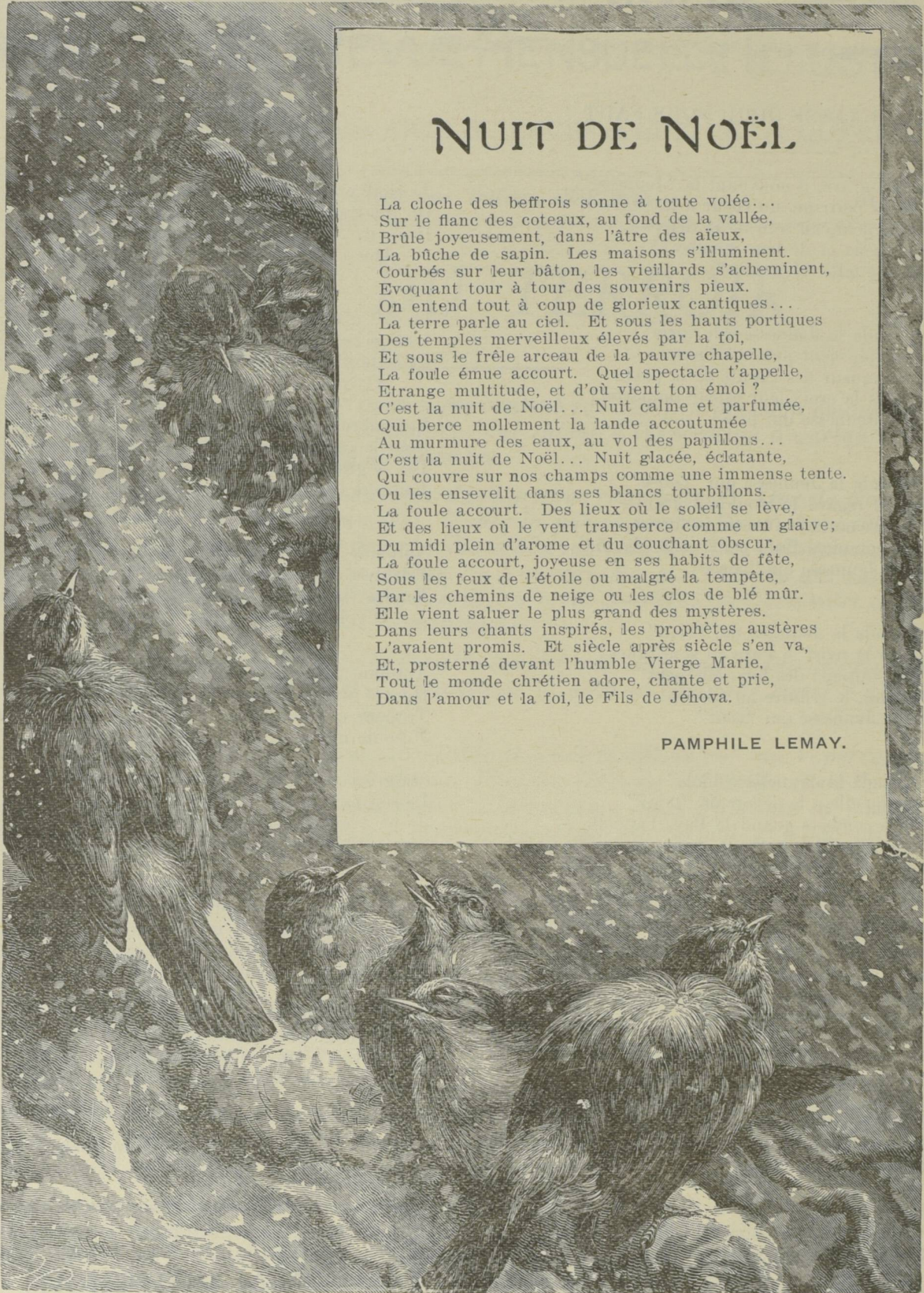
158, rue du Roi

Tél.: 4-4366

NUIT DE NOËL

La cloche des beffrois sonne à toute volée...
 Sur le flanc des coteaux, au fond de la vallée,
 Brûle joyeusement, dans l'âtre des aïeux,
 La bûche de sapin. Les maisons s'illuminent.
 Courbés sur leur bâton, les vieillards s'acheminent,
 Evoquant tour à tour des souvenirs pieux.
 On entend tout à coup de glorieux cantiques...
 La terre parle au ciel. Et sous les hauts portiques
 Des temples merveilleux élevés par la foi,
 Et sous le frêle arceau de la pauvre chapelle,
 La foule émue accourt. Quel spectacle t'appelle,
 Etrange multitude, et d'où vient ton émoi ?
 C'est la nuit de Noël... Nuit calme et parfumée,
 Qui berce mollement la lande accoutumée
 Au murmure des eaux, au vol des papillons...
 C'est la nuit de Noël... Nuit glacée, éclatante,
 Qui couvre sur nos champs comme une immense tente.
 Ou les ensevelit dans ses blancs tourbillons.
 La foule accourt. Des lieux où le soleil se lève,
 Et des lieux où le vent transperce comme un glaive;
 Du midi plein d'arome et du couchant obscur,
 La foule accourt, joyeuse en ses habits de fête,
 Sous les feux de l'étoile ou malgré la tempête,
 Par les chemins de neige ou les clos de blé mûr.
 Elle vient saluer le plus grand des mystères.
 Dans leurs chants inspirés, les prophètes austères
 L'avaient promis. Et siècle après siècle s'en va,
 Et, prosterné devant l'humble Vierge Marie,
 Tout le monde chrétien adore, chante et prie,
 Dans l'amour et la foi, le Fils de Jéhova.

PAMPHILE LEMAY.



Cliché de l'Action Catholique

D'UN MOIS A L'AUTRE

Comment le temps et nos moeurs américanisés ont sensiblement modifié la période des Fêtes chez nous; —
 Une grande société de philanthropie chrétienne; — La réhabilitation d'Octave Crémazie;
 — Les grandes fêtes en perspective en 1934.

Par : DAMASE POTVIN

Voici, de nouveau, Noël, le Jour de l'An, les Fêtes, en un mot!

Les Fêtes, vrai, elles se sentent, elles aussi, de la crise. Mais plus de la crise morale que de la crise économique, pourrait-on dire. Naguère, les Fêtes, c'était une joyeuse période qui commençait la veille de Noël et se terminait le soir des Rois. C'était le Jour de l'An qui, au milieu de cette période, était le jour marquant, le principal. Le Jour de Noël revêtait le côté mystique et tout religieux de cette décade. Du côté social, naguère, du moins dans les campagnes, il ne comptait guère. Le Jour de l'An était pour le Canada Français la véritable fête sociale de la nation.

Le temps et nos moeurs américanisés ont considérablement modifié cet état de choses, et on a adopté la coutume anglaise de prendre le Jour de Noël pour la fête sociale de l'année, Notre Jour de l'An compte encore un peu pour les enfants; pour les grands personnes, à peu près pas. C'est plutôt à Noël, à présent, que s'échangent les présents, que se donnent les dîners de famille. L'arbre de Noël, pour les enfants des villes, a remplacé le bas du Jour de l'An. Les cartes de bons souhaits, simples bostols avec son nom, ou orgueilleuses cartes coloriées et portant en larges gothiques vos souhaits imprimés d'avance, s'adressent à Noël. On dirait que dans notre siècle de "bougeotte", on est pressé de se souhaiter la bonne année, de se débarrasser de cette corvée; et l'on s'y prend huit jours d'avance.

Combien de nos petites traditions des jours joyeux des Fêtes se perdent! D'année en année, on les voit s'en aller à vau l'eau, une à une, ou bien, quand elles ne disparaissent pas tout à fait, elles sont tellement modifiées qu'on a toutes les peines du monde à les reconnaître. Les progrès de la Science sont évidemment pour beaucoup dans cet effacement du côté poétique de notre vie sociale. Mais il y a la négligence, l'indifférence, l'apathie intellectuelle; mais il y a encore le snobisme qui nous fait sacrifier tant d'antiques coutumes dont nous avons honte souvent, pour en adopter de plus modernes.

Bref, une fois Noël passé, dans nos villes, c'est à peine s'il reste assez de petites manifestations du temps des Fêtes pour penser au Jour de l'An et, à plus forte raison, au Jour des Rois alors qu'autrefois le traditionnel gâteau à la fève et au pois donnait lieu à tant de joyeuses veillées. Aujourd'hui, parfois, dans de rares familles, on achètera chez le confiseur un gâteau dit des Rois qu'on mangera simplement comme dessert au souper de la famille.

Il est heureux cependant que dans nos campagnes on ait conservé intactes à peu près plusieurs petites traditions du Jour de l'An, sans cela la tradition générale serait reléguée aux vieilles lunes.

Quant à la Messe de Minuit, il faut, aujourd'hui, aller

bien loin dans nos campagnes pour en retrouver la poésie d'antan. Nos messes de minuit, dans les villes, sont devenues des concerts sacrés. C'est à peine si, à un moment de la cérémonie, on entendra les échos d'un de nos anciens, naïfs et si doux cantiques de Noël. Il faut se contenter de les entendre encore chanter dans nos souvenirs d'enfance.

Et la Science, naturellement, encore ici, n'a pas manqué de venir fourrer son nez dans ce désordre de nos traditions. Ce ne sont plus les grelots tintinnabulant dans la froidure de la nuit et dans la neige des routes conduisant à l'église qui se font entendre à l'heure de la messe de minuit; ce sont les cornes des automobiles qui font concurrence au doux bruit des cloches appelant les fidèles à la sainte, grande et solennelle messe de minuit de la Nativité.

Quant au Petit Jésus de notre enfance?... Absent! il a été remplacé par le grotesque Santa Claus, un Boche du plus bel aspect qui devrait bien rester, une fois pour toutes au Pôle Nord.

Mais le Jour de l'An quand même reste un jour d'amères réflexions. Visites, souhaits éternels, c'est de la joie, soit! Mais regardez-y de près et vous verrez que ce n'est pas suffisant pour en faire un jour parfaitement joyeux. Il y a une espèce de contrainte dans tout ce qui s'accomplit au Jour de l'An et, à la vérité, ce jour-là n'est heureux que pour les enfants. C'est que les enfants ne peuvent pas être atteints par le trouble sentiment qui nous accable, sans que nous voulions l'avouer, à l'aube d'une année nouvelle. Les enfants n'ont pas encore appris à envisager l'avenir sans inquiétude. Au contraire, pour eux, l'avenir est comblé de merveilles. Plus tard, ô bonheur, ils seront grands; ils seront libres! Et quand ils seront libres, et quand ils seront grands, ils ne feront pas les choses sottement, comme ils les voient faire autour d'eux. Ils se donneront du temps pour le bonheur... Ah! oui...

Mais nous, nous savons qu'il n'arrive jamais, le temps qu'on s'est promis pour le bonheur. Nous savons qu'il y a toujours des choses pressantes qui nous font dire: "Demain". Et alors, nous sommes tristes en voyant s'accumuler les années et nos rêves...

Le dernier jour de l'année est le seul où l'on se dit: "Me voilà plus vieux d'une année." Et cette pensée, même si nous croyons l'avoir chassée bien loin de notre esprit, agit sur nous, le lendemain, comme une obsession. Quel retentissement ces mots ont dans notre conscience et dans notre chair! Tout notre être en frémit... Ah! si l'on pouvait se dire cependant: "Pendant l'année qui finit, j'ai fait quelque chose de grand, de définitif; à cause de cela, les années qui suivront pourront être meilleures!..."

Le Jour de l'An est un jour mélancolique, soit! Et pourtant, il a une saveur particulière pour celui qui a mérité d'avoir des amis. C'est un des rares jours où les

Encourageons les notres. Achetez votre Café à Québec.

gens qui nous veulent du bien croient convenable de nous en avertir. On sait bien que leurs vœux n'influent guère sur notre destinée, mais n'est-ce pas déjà précieux de penser qu'ils se réjouissent d'avance de ce qui pourrait nous arriver d'heureux?

* * * *

Quand nous arrive l'hiver avec son triste cortège, plus triste que jamais par ce temps de crise et de chômage qui n'en finit plus, une société, animée de la plus pure et de la plus sainte philanthropie chrétienne, impose son doux prestige sur la société entière des hommes, faisant l'admiration des riches et la joie des pauvres dont elle est la consolatrice. Et voilà tout près de cent ans que cette société répand ses bienfaits sur notre sol québécois.

On a reconnu la grande, la sublime Société Saint-Vincent de Paul et, au moment où elle entreprend, de nouveau, d'alléger le lourd fardeau que l'hiver fait peser sur les épaules des pauvres, nous croyons opportun de rappeler, à l'aide de notes que nous fournit son dévoué président général, M. C.-J. Magnan, ses origines en notre pays et, particulièrement à Québec qui en est, d'ailleurs, le berceau.

Car c'est Québec qui a eu l'honneur de posséder la première conférence Saint-Vincent de Paul et c'est à un ancien élève du vieux séminaire de Québec que revient la gloire d'avoir fondé cette première conférence canadienne. Nous avons nommé le Dr Joseph Painchaud. "La Société Saint-Vincent de Paul", dit, quelque part, M. C.-J. Magnan, "fut le premier lien qui rattacha l'ancienne et la nouvelle France depuis la séparation de 1760, neuf ans avant l'arrivée de la "Capricieuse" à Québec, — 1855 — le premier navire français qui visitait le Canada depuis la cession de ce pays à l'Angleterre. C'est donc", continue M. Magnan, "sur les ailes de la Charité que la France, notre mère, revint sur les bords du Saint-Laurent où, après plus de quatre-vingts ans, l'oeuvre admirable, née chez elle, et qui sortit du coeur de l'un de ses plus illustres fils, Frederic Ozanam, est toujours bien vivante et fidèle à ses nobles origines".

En 1845 donc, le jeune docteur Painchaud, poursuivant ses études médicales à Paris, s'était enrôlé dans l'une des conférences de la Saint-Vincent de Paul de la Ville-Lumière. A son retour à Québec, il fit part à M. l'abbé C.-F. Baillargeon, curé de Notre-Dame de Québec, plus tard archevêque, de son désir de voir cette Société Saint-Vincent de Paul prendre racine au Canada. L'abbé Baillargeon approuva de tout coeur le projet du Dr Painchaud et le 12 novembre, — au mois de la misère, — 1846, — il y a exactement quatre-vingt-sept ans, — dans la chapelle Saint-Louis de la Basilique, à sept heures du soir, était fondée la première conférence de charité à Québec et au Canada. Un an plus tard, notre ville possédait neuf conférences et un conseil particulier y était constitué. Le Dr Painchaud, en deux ans, fonde onze conférences dans la vieille capitale.

La Société Saint-Vincent de Paul, fondée à Québec, d'abord, était donc implantée au Canada. Montréal suivit Québec de près grâce au zèle apostolique de Mgr Ignace Bourget, deuxième évêque de la Métropole, qui fut dotée d'une première conférence le 19 mars 1848. C'était la Conférence Saint-Jacques, du nom de la paroisse où elle fut fondée. C'est le 11 septembre, 1848, qu'un conseil particulier fut fondé pour diriger les quatre conférences que comptait Montréal: celles de Saint-Jacques, de Notre-Dame, de Sainte-Marie et de Saint-Joseph.

Les conférences s'établirent, dans la suite, par tout le Canada: à Toronto, en 1850 — 10 novembre, — grâce au zèle d'un ancien Québécois, M. George Mainley Muir; à Halifax, Nouvelle-Ecosse, en 1853; à London, Haut-Canada, en 1859; à Ottawa, en 1860; à Hamilton, en 1860; à Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, en 1863.

Bref, le petit arbre planté à Québec en 1846 se développa merveilleusement et il étend maintenant son ombre bienfaisante sur tout le Canada. On y trouve un Conseil Supérieur, trois conseils centraux, vingt-cinq conseils particuliers, et 297 conférences. D'après les dernières statistiques générales, ces conférences comprennent 6.676 membres actifs qui, toujours d'après ces statistiques, ont secouru et visité 6,940 familles de miséreux lesquelles représentaient 37,720 personnes.

En outre, la Société Saint-Vincent de Paul canadienne a donné naissance à nombre d'oeuvres qu'il serait trop long d'énumérer. Ces oeuvres couvrent un très vaste champ et s'étendent à toutes les misères: les Caisses d'Épargne, les Hospitalisation de Nuit, les Refuges, les Patronages, les "Chez-Nous", les Retraites etc. etc.

En ces derniers temps, il n'y a que quelques semaines, que la Société Saint-Vincent de Paul, du moins dans notre ville, ne s'occupe plus de la distribution si délicate des secours directs aux chômeurs ayant abandonné ce soin pour se consacrer exclusivement aux oeuvres qui ont spécifiquement provoqué sa fondation.

Quelle oeuvre grandiose! Quelle somme de bien! Quelles consolations on éprouve à parcourir et à étudier les statistiques générales de l'oeuvre de Frederic Ozanam duront près d'un siècle!

* * * *

Voici qu'Octave Crémazie va, de nouveau, faire parler de lui et il y aurait même, à son sujet, une petite querelle en perspective. Oh! pas grand'chose; une simple mésentente sur la façon de réaliser le projet que l'on a soulevé de transporter ses cendres du Havre où il repose au Canada. Mais, voilà, au Canada, il y a Montréal et Québec. Un comité spécial de Montréal, qui a déjà réussi à rapatrier les restes de Calixa Lavallée, a, naguère, manifesté l'intention de faire la même chose pour ceux d'Octave Crémazie que l'on transporterait à Montréal, en un endroit où l'on voudrait établir une sorte de Panthéon où dormiraient de leur dernier sommeil toutes les gloires nationales qui pourraient être inhumées là. Mais avant que cette intention du comité de Montréal fut ébruitée, la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, section Notre-Dame-du-Chemin, par la voix d'un de ses officiers, M. J.-Eug. Corriveau, formulait le même projet de transporter les cendres de Crémazie, mais à Québec, sa "ville natale". Et voilà où les deux projets semblent vouloir en venir à un léger conflit. Espérons qu'on règlera la difficulté à l'amiable et qu'on s'entendra parfaitement. Quoiqu'il en soit, nous n'avons pas à nous immiscer dans cette affaire.

Nous voudrions seulement profiter de l'occasion pour dire un mot de la réhabilitation de notre poète national, d'autant plus qu'au cours de la discussion d'où est sorti le projet auquel nous venons de faire allusion, quelqu'un, paraît-il a proposé, en contre-partie de continuer le silence sur la mémoire de Crémazie, "à cause de la tache qui ternit sa vie".

Car depuis son départ pour l'exil on a toujours cru à cette tache et on y croit encore en certains milieux. L'opinion publique qui, comme les enfants est sans pitié, l'a accusé d'un faux et sa mémoire en a été quelque peu salie. Aussi de fausses notes résonnaient-elles trop sou-

vent dans le concert de louanges que provoquait le poète. Il y avait quelque chose de trop choquant pour cette belle âme, ce riche cœur, cette personnalité si naturellement remplie de bonhomme, quelque chose que l'on souhaitait, naturellement et instinctivement, n'être pas vraie. On cherchait bien à excuser Crémazie mais, devant les gens positifs, plaie du sentiment, on ne réussissait pas toujours. Crémazie était un grand poète, un ardent patriote mais il était un faussaire. Quelle tache!

Pourquoi donc, pendant plus de soixante ans de silence sur cette affaire, un historien, un chercheur, au lieu de nous dresser toute une forêt d'arbres généalogiques de familles plus ou moins intéressantes souvent, ne s'est-il pas levé devant l'opinion publique pour réhabiliter cette mémoire de Crémazie en nous révélant tout simplement ce qui se passa en 1864, deux ans après le départ du poète pour l'exil, lors d'un procès devant jury à la Cour Criminelle de Québec présidée par l'hon. Juge Louis-Thomas Drummond?

Ce n'est que soixante-cinq ans après cet événement, lors d'une manifestation sympathique en l'honneur du cinquantenaire de Crémazie organisée par de jeunes intellectuels de la capitale provinciale, que l'on a exhumé les pièces de ce procès et, en particulier, le jugement qui exonérait complètement Crémazie. Il fut révélé, durant ce procès d'un courtier de la basse-ville, John Healey, qui fut arrêté et emprisonné en 1864, pour avoir mis en circulation un billet de J. et O. Crémazie, sachant que les "endosseurs", — "trois noms de politiques en vue dans le temps, — étaient faux et contrefaits"; il fut révélé, disons-nous, que Octave Crémazie avait été tout simplement la victime de son bon cœur et de sa naïveté au profit de ces trois politiques qui pouvaient ainsi obtenir de l'argent, fruit des billets de J. et O. Crémazie qu'ils endossaient en vue de l'escompte; qu'eux seuls se trouvaient ainsi à profiter de l'argent excompté des banques et qu'ils utilisaient pour les besoins de leur campagne électorale. Ces billets montèrent jusqu'à \$100,000.00 au cours actuel.

Naturellement, il vint un temps où les endosseurs de ces billets, faits en vue d'alimenter hors la connaissance des prometteurs, une mystérieuse Caisse Electorale, eurent raison de craindre des complications. Aussi, un jour, l'un des endosseurs vint offrir à Octave Crémazie une somme de cinquante louis, — à peu près \$200.00 — en lui demandant de s'enfuir. Et le fait est que deux heures après avoir reçu cette somme, le 11 novembre 1862, Octave Crémazie quittait Québec pour une destination inconnue. La charge du juge Drummond, à la fin du procès Healey, est très sévère pour les trois endosseurs — dont les noms sont très connus encore de nos jours, — et elle exonère complètement les prometteurs de ces billets.

* * * *

Le premier ministre du Canada vient de faire l'heureuse déclaration qu'il prenait sur lui de trouver les fonds qui seront nécessaires pour célébrer en même temps le quatrième centenaire de l'arrivée de Jacques Cartier à Gaspé, le troisième centenaire de Trois-Rivières et le tricentenaire de Montréal qu'on avancerait ainsi de quelques années. Et le premier ministre du Canada veut que ces fêtes soient dignes de leur objet.

Mais Québec, la première ville du Canada, celle qui fut, pendant longtemps, le Canada tout entier, nonobstant la large part que notre ville obtint, en 1908, en des solennités de même nature, ne participera-t-elle pas en aucune façon aux fêtes de 1534?

Pourquoi ne profiterait-on pas de l'occasion pour célébrer, ici, le quatrième centenaire de l'arrivée de Jacques Cartier à l'Île d'Orléans, un an seulement après celle du débarquement du Découvreur sur la pointe de Gaspé. Ainsi, comme il y aura fête à Gaspé, fête à Trois-Rivières, fête à Montréal, il y aurait aussi fête à Québec, cette année 1934 serait marquée par une chaîne de manifestations apothéotiques à la gloire du Découvreur. L'idée a, d'ailleurs, déjà été lancée de commémorer par une démonstration spéciale le débarquement de Jacques Cartier sur l'Île d'Orléans. En la réalisant, on se trouverait à célébrer ainsi le quatrième centenaire de la vieille Île d'Orléans, — Île Sainte-Marie, Île Bacchus, Île-des-Sorciers, — car la première mention qui ait été faite de cette île se trouve dans l'histoire des voyages de Jacques Cartier alors que dans la relation que l'on a publiée de son second voyage, on mentionne son arrivée entre l'île et la terre ferme, du côté nord. C'était le 7 décembre 1535. On lit:... "et fumes, entre ledit fleuve, environ dix lieues, costoyons ladite Isle et au bout d'ycelle trouvâmes un affloure d'eau beau et plaisant..."

C'est Jacques Cartier qui non seulement a découvert l'Île d'Orléans mais la baptisa d'abord du nom de Bacchus, puis de Sainte-Marie et, enfin, dans un voyage subséquent, en 1537, l'appela Île d'Orléans en l'honneur de la famille royale de ce nom en France. Thevet, dans sa "Cosmographie Universelle", est le premier qui ait révélé que l'île a reçu cette dénomination en l'honneur et en souvenir du duc d'Orléans, mort en 1575. Cartier, en baptisant l'île de ce nom a voulu perpétuer dans la Nouvelle-France le souvenir de cette famille dont descendait l'illustre monarque qui l'avait favorisé.

Selon quelques historiens, Roberval, qui s'en venait ici, rencontra Jacques Cartier sur les côtes de Terre-Neuve et l'aurait fait revenir sur ses pas pour commencer un établissement dans l'île. Selon d'autres antiquaires, cet établissement aurait été tenté à Terre-Neuve même.

Un contemporain de Champlain, le capitaine Daniel, de Dieppe, pour sa part, prétend que cet établissement eut lieu à l'Île d'Orléans. Il rapporte ainsi le fait:... "étant le travers le l'Isle de Terre-Neuve, il — Jacques Cartier, — fit la rencontre du sieur Roberval qui venait avec trois vaisseaux en l'an 1542. Il fit retourner ledit Cartier à l'Île d'Orléans où ils firent une habitation et y étant demeurés quelque temps l'on tient que Sa Majesté le demanda pour affaires importantes, et de cette entreprise, peu à peu, ne sortit aucun effet pour n'y avoir porté la vigilance requise".

En quel endroit de l'Île d'Orléans a été tenté cet établissement? Il est très probable que ce fut dans l'estuaire de la petite rivière Maheu où se trouvaient, voilà seulement une soixantaine d'années, les ruines de la maison de Jean de Bourdon, Grand Sénéchal de la Nouvelle-France, qui fut tué là, le 22 juin, 1661, lors d'une attaque par les Iroquois.

Rappelons encore que c'est dans l'Île d'Orléans que Jacques Cartier fit descendre les deux sauvages qu'il avait amenés avec lui lors de son premier voyage et qu'il rencontra là "plusieurs gens du pays lesquels commencèrent à fuir et ne voulant approcher jusqu'à ce que les deux hommes commencèrent à parler... et lorsque ils eurent connaissance d'eux commencèrent à faire grande chère, dansans faisans plusieurs cérémonies..."

Voilà autant de vieux, de très vieux souvenirs que rappelle la vieille et pittoresque Île d'Orléans; il y aurait là, assurément, un magnifique centenaire à célébrer.

Nos Cafés sont vendus garantis entière satisfaction.



Cliché de l'Action Catholique.

L'amour maternelle ou la Vierge et l'Enfant.

IL EST NÉ, LE DIVIN ENFANT

CHOEUR

— 2 —

Il est né, le divin Enfant :
Jouez, haut-bois, résonnez, musettes,
Il est né, le divin Enfant :
Chantons tous son avènement !

Ah ! qu'il est beau, qu'il est charmant !
Ah ! que ses grâces sont parfaites !
Ah ! qu'il est beau qu'il est charmant !
Qu'il est doux ce divin Enfant !

— 1 —

— 3 —

Depuis plus de quatre mille ans,
Nous le promettaient les prophètes,
Depuis plus de quatre mille ans,
Nous attendions cet heureux temps.

Une étable est son logement,
Un peu de paille est sa couchette,
Une étable est son logement !
Pour un Dieu quel abaissement !

(Suite à la page 28)

Les Échos

Par J.-Horace Philippon, Avocat

I. — *Après le concert de Mlle De Lisle :*

Mademoiselle Violette De Lisle a remporté un beau succès, en novembre, au Palais Montcalm.

Succès d'assistance d'abord, puisque la grande salle municipale était remplie d'un public sympathique sans doute, mais peut-être plus curieux encore que sympathique. Car Mlle De Lisle, récemment arrivée de Paris où elle a étudié le chant ces trois dernières années, a dû subir, de la part de son impressario, une réclame que l'opinion saine a trouvée quelque peu exagérée. L'artiste elle-même, qui connaît sa valeur, et le poids de la réclame, a sans doute souffert de ces exagérations, de cette méthode de publicité à l'américaine. . .

En fait, Mlle De Lisle n'a déçu personne. Au contraire, elle a enchanté tout son auditoire qui lui fit plusieurs ovations.

Soprano coloratura, Mlle De Lisle se rapproche de la soprano dramatique par le timbre et l'ampleur de sa voix. Elle a du style, du tempéramment, et une bonne connaissance du mécanisme vocal. Son changement de mécanisme laryngien et de registre, ordinairement apparent et dur chez plus d'un chanteur, s'accomplit chez elle sans heurt. Elle fait une répartition judicieuse de l'air emmagasiné dans les poumons, conséquence de sa bonne méthode d'inspiration. Son maintien et sa démarche annoncent qu'elle a de l'école. A la longue, elle se corrigera d'une articulation encore trop imprécise : — faire comprendre tous les mots que l'on chante, c'est important. . .

Bref, artiste déjà, et artiste de valeur, artiste prometteuse. Mlle De Lisle, physiquement artiste, a tout ce qu'il faut pour obtenir les plus grands succès de son art.

Nous reproduisons ci-dessous le programme exécuté par Mlle De Lisle. Par les oeuvres qui y sont inscrites, l'on comprendra sans doute qu'il faut des qualités réelles de voix et de style, — qu'il faut être artiste — pour les exécuter sans défaillances et conquérir la faveur soutenue de tout un public difficile.

— I —

- Esclarmonde (introduction et air de la chasse) Massenet.
- O Papillon Haëndel.
- O Del Mio Dolce Ardor Gluck.

— II —

- Air de l'Enlèvement au Sérail Mozart.
- Air et Variations Mozart.
- Chanson Georgienne Rachmaninoff.
- Air d'Esclarmonde (3ième Acte) Massenet.

— III —

- Barbier de Séville Rossini.

(Una voce poco fa)

Québec d'abord. — Pourquoi pas acheter votre Café chez nous.

— IV —

- Song of the Open Frank La Forge.
- Ah! Love but a Day Mrs. H. Beach.
- Guitares et Mandolines Grovlez.
- Pierrot Debussy.
- Stornellata Marinara Cimara.

— V —

- Hamlet — Grand Air de la Folie Thomas.

Ajoutons que Mlle De Lisle a donné de nombreux rappels. Son succès devrait retenir l'attention des autorités gouvernementales, qui seraient justifiables, à cause du talent véritable de l'artiste, de lui offrir une preuve tangible de son appréciation.

II. — *Joute Oratoire à l'Université Laval :*

Dix candidats ont pris part au récent concours éliminatoire organisé par l'Université Laval, aux fins de choisir les orateurs qui prendront part au prochain débat inter-universitaire.

Le jury, composé de Messieurs Robert Taschereau, C.R., M.P.P., L.-P. Geoffrion et Avila Bédard, a donné la palme à MM. J.-C. Bonenfant, J.-C. Bhérier, J. Lesage et M. Létourneau.

Les sujets à traiter sur lesquels les orateurs avaient le choix étaient assez difficiles: 1. Faut-il restreindre ou favoriser les professions libérales au Canada français?; 2. La presse canadienne-française instruit-elle vraiment son public?

Disons un mot seulement des deux premiers discours.

M. Bonenfant, le vainqueur, affirme qu'il ne faut pas restreindre aux professions d'avocat, de notaire et de médecin l'appellation de professions libérales, après qu'il eût admis l'encombrement de ces trois professions. Et, en conséquence, il invite les étudiants de sa génération à se diriger vers d'autres carrières, — professions libérales elles aussi, — qui ne sont pas encombrées. L'orateur cite particulièrement: "les carrières scientifiques, industrielles, commerciale, enseignantes soit universitaires ou collégiales et même le fonctionarisme."

De son côté, M. Bhérier a pris la défense de la presse canadienne-française. Après avoir émis le principe que le rôle de la presse est de renseigner, de documenter et d'intéresser, M. Bhérier a conclu que la presse de chez-nous répond à ce principe, "au triple point de vue social, intellectuel et moral."

Comme on le voit par ces résumés trop courts, nos étudiants savent aujourd'hui plus qu'hier peut-être, étudiant et aborder des sujets de grande importance au point de vue social. Et il faut les en féliciter.

Ils n'ont certes pas tort d'étudier sérieusement les "chances" qu'offrent les différentes professions! . . . C'est un fait indéniable: plusieurs sont encombrées. . . Et il est à l'avantage de tout le monde qu'on se le dise *franchement*.

Nous ne détaillerons pas les qualités oratoires des vainqueurs de ce concours : le jury les a déjà remarquées suffisamment puisqu'il a donné des palmes...

Louons cette initiative des concours oratoires inter-universitaires, qui est absolument heureuse. Elle stimule nos jeunes et les prépare d'une façon pratique à la vie publique.

Car demain, plus qu'hier peut-être, notre peuple aura besoin d'orateurs habiles, que sollicitent déjà les questions politiques, sociales et économiques qui s'annoncent graves de conséquences pour les prochains lendemains...

III. — *Cette campagne de reffrancisation :*

L'ami Jean-Charles voudrait ramener toute la campagne de reffrancisation à une simple affaire de correction de langage, dès l'école...

C'est oublier l'oeuvre à laquelle s'emploie très utilement depuis des années la "Société du Parler français"....

En outre, c'est se méprendre sur "l'état de question" posé dans cette campagne, par la Société des Arts.

Et Thomas, lui, — notre autre ami — croit qu'on lui défend de s'asseoir sur un "Chesterfield" ou de manger du "cornflakes" parce qu'ils portent une étiquette unilingue anglaise...

C'est encore ignorer l'état de question.

C'est oublier que celui qui paye peut obtenir du français sur tout ce qu'il achète, s'il se donne la peine d'en réclamer... Exemples : produits "reffrancisés" et mis sur le marché depuis la campagne entreprise...

N'allons pas détruire par un coup de crayon dans un journal, l'élan déjà peu rapide de nos gens vers la reffrancisation....

Si l'on a des suggestions en réserve il vaut mieux les faire connaître que de critiquer seulement!...

H. P.

30 nov. 1933.

LE "BON DIEU" PORTE A UN MALADE.



Cliché de l'Action Catholique.

Les anges accompagnant le saint Viatique. (Tableau de J.-E. Garneau, peintre québécois.)

Réplique vs Caricature

par G. E. MARQUIS

Un soir de "Saint-Jean-Baptiste", à Québec, il y a de ça bien près d'un quart de siècle, pour couronner cette mémorable journée, l'on avait convoqué, à l'ancienne salle Jacques-Cartier, l'élite de Québec. Des orateurs de marque devaient se faire entendre et un de nos meilleurs corps de musique allait y jouer quelques-unes des plus belles pièces de son répertoire.

Au moment où la séance allait ouvrir, on fit baisser, devant une salle archi-comble, le rideau d'amiante, afin de s'assurer de son fonctionnement, et savez-vous ce qu'il y avait écrit sur ce rideau :

THIS CURTAIN IS SOLD TO L. O. B. . .

Je vous fais grâce du reste, mais il suffit de rappeler que c'était un bon Canadien français établi à St-Roch et dont 99% des clients étaient aussi des Canadiens-français. Un journaliste du temps — qui vit encore — ne manqua pas de fustiger cet inconscient lâcheur, qui avait cru sans doute faire acte louable en annonçant sa maison en anglais, sur ce rideau.

Faisons-nous mieux à Québec que ce marchand de nouveautés de jadis, quand nous couvrons la ville entière, ou à peu près, d'enseignes, de panneaux-réclames, d'affiches lumineuses, etc., etc, en anglais, alors que plus de 90% de la population est canadienne-française? Mais il y a plus.

L'été prochain, il y aura de grandes fêtes, dans la province de Québec, à différents endroits: à Montréal, on célébrera le premier centenaire de la fondation de la Société St-Jean-Baptiste; à Québec, il y aura un congrès de médecins de langue française de l'Amérique du Nord et de l'Europe entière; aux Trois-Rivières, fête à l'occasion du troisième centenaire de la fondation de la ville par M. de La Violette; à Gaspé, célébration du quatrième centenaire du débarquement de Jacques Cartier, et inauguration d'un monument commémoratif de cet événement.

C'est dire que ces différentes fêtes attireront, chez nous, des milliers de visiteurs étrangers, surtout des compatriotes de la Nouvelle-Angleterre, de la Louisiane et de tous les Etats américains où nous avons des îlots, sans compter des contingents qui nous viendront des provinces-soeurs et de l'Ouest. Il ne faut pas oublier que nous sommes plus nombreux en dehors de la province de Québec que dans le Québec même. Quelle toilette allons-nous faire et quel grand ménage allons-nous entreprendre pour bien recevoir nos visiteurs, afin qu'ils puissent retourner chez eux avec l'impression que Québec est toujours une province française et que sa capitale, entre autres, se distingue tout spécialement par sa toilette et ses atours à la Marianne?

La campagne de refrancisation, que la Société des Arts, Sciences et Lettres a menée rondement pendant un an, a déjà produit des effets remarquables et tangibles pour ceux qui veulent voir et qui n'exigent pas un chambardement complet dans l'espace d'un an. . . Nous nous empressons d'ajouter que notre Société a été aidée généreusement, et intelligemment aussi, par pas moins de 22 associations, sociétés, clubs, cercles, qui ont bien

voulu adhérer à ce mouvement patriotique et prêter main-forte à ceux qui ont lancé cette campagne.

Pendant, il reste encore beaucoup à faire et nous croyons que le "Comité permanent de refrancisation", formé tout récemment, saura accomplir du bon travail et qu'il ne lambinera pas devant la tâche à continuer.

Pendant que, très souvent, nous nous laissons gagner par la vague anglaise et américaine, et que nous changeons petit à petit de couleur, comme le caméléon, il arrive que nos compatriotes, en dehors de la Province, s'étonnent de notre peu de résistance et se scandalisent même de voir la façade de la province de Québec se modifier si rapidement et se badigeonner à la John Bull ou à l'Uncle Sam.

Récemment, un Franco-américain donnait à la radio, à Montréal, une causerie des plus intéressantes qu'il avait intitulée: "Ce que Québec peut faire pour nous". En résumé, il demandait aux habitants de la province de Québec de donner l'exemple en restant français et en s'affichant français partout et en toute occasion, afin de garder à la Province sa physionomie de jadis, en même temps que ses traditions, ses coutumes, ses moeurs, ses institutions et sa langue. Le Dr Elphège-J. Daignault, de Woonsocket, R. I., président général de l'Association Canado-américaine — puisque c'est lui qui nous adressait cette supplique — n'est pas un inconnu pour nous, et Dieu sait s'il a du mérite et droit à notre gratitude, après les luttes de corsaire qu'il a livrées pendant des années, pour défendre les prérogatives des nôtres dans la Nouvelle-Angleterre. Ce patriote a tout érin, au courage de lion, a eu, pour nous de la province de Québec, des paroles cinglantes, et que plusieurs ont richement méritées. Ecoutez-le bien: "Parlons franchement — comme des frères se le doivent — ont-ils (les "gens du Québec) le droit de nous demander de survivre (les groupes d'origine française demeurant en dehors de la province de Québec), de continuer d'être ce "que nous sommes — malgré notre allégeance politique "différente — s'ils commencent par capituler eux-mêmes "sur des points essentiels?"

"Et certes les campagnes, devenues difficiles, de refrancisation (oh! ironie du "mot", comme l'a dit M. l'abbé Groulx) font foi d'un relâchement passé qui "ne constitue pas exactement un bon exemple, quoi- "qu'il faille admettre que la réaction politique que l'on "constate présentement mérite notre admiration et notre approbation.

"Cette vie nettement catholique et française des Canadiens français doit s'extérioriser, pour atteindre "dans ses vues, tous les fils de la race, en quelque lieu "que la Province les ait fait élire domicile. C'est le rôle "qui convient à la province-mère. Qu'il s'agisse du rôle "des hommes d'Eglise, des politiques, des professionnels, "des commerçants, des journaux, des sociétés nationales, "il faut que toujours jaillisse de la vieille patrie canadienne-française ce rayon de lumière fait de foi et de "civilisation française, capable d'éclairer la route de "tous ses enfants dispersés un peu partout à travers la "vaste Amérique du Nord".

Voilà des paroles qu'il importe de souligner et surtout qui doivent nous porter à réfléchir.

Mais il y en a un autre qui, récemment, donnant une conférence publique à Québec, nous adressait un reproche bien mérité. C'est M. Raoul Blanchard, professeur de géographie humaine à Grenoble, en France, et à Harvard University, Mass., aux Etats-Unis, qui a fait des études toutes spéciales sur la province de Québec et en a parcouru les principales régions à pied et s'est arrêté dans des centaines de paroisses, afin de mieux étudier notre mentalité et constater de *visu* ce qui nous reste d'esprit français. Sillonnant la ville de Québec, l'été dernier, il a remarqué que sa façade, c'est-à-dire les signes extérieurs qu'elle affiche, font plutôt croire qu'elle est une ville anglaise qu'une ville où les neuf-dixièmes des habitants sont français. "En effet, disait M. Raoul Blanchard, Québec est une ville française, mais cela n'y paraît point".

Supposons qu'un groupe de Franco-américains s'en vienne ici, l'été prochain, et parcourt, une par une, nos principales artères en s'amusant à lire les enseignes et les panneaux-réclames que l'on y voit un peu partout. Quelles conclusions ces visiteurs pourront-ils en tirer, quand ils auront lu par exemple: Quebec Advertising Service, Quebec Bananas Company, Quebec Brake Service Reg'd, Quebec Butchers' Supply, Quebec Cartage and Transfer, Quebec Coat and Apron Co. Reg'd, Quebec Delivery Service Reg'd, General Automobile Supply, Quebec Fruit and Fish Exchange, Quebec Fur Co. Reg'd, Quebec Ice Cream Cones Reg'd, Quebec Auto Sales Reg'd, Quebec Motor Sales and Supply, Quebec Land Company, Quebec Message Service, Quebec Motor Sales, Quebec Used Car Ltd, Universal Car Agency, Laurentide Automobile, National Auto Co., Renaud Motor Supply, Automobile Rental Business, Automobile Radiators, Quebec Orange Juice, Quebec Preserving Ltd., et encore, sous la rubrique de "Dominion": Dominion Oil Ltd, Dominion Oxygen Co., Dominion Rubber Co., Dominion Stores Ltd., Dominion Taxis Reg'd, Dominion Wood Preserving Co., Dominion Wood Heel Co., Ltd., Dominion Coal Co., Dominion Corset Co., Dominion Fish and Fruit Co., Ltd., Dominion Fire Company, Dominion Garage Ltd., Dominion Motor Sales, et dix pages d'etc., comme dirait Beaumarchais.

Mais à quoi bon. La ville en est toute défigurée comme un joli visage ravagé par la petite vérole.

Cependant, dans la plupart des cas, ces compagnies ou ces firmes sont composées de Canadiens français faisant affaire, en grande majorité, avec des compatriotes à nous.

Voici, par exemple, un fabricant de cigares de langue française, ayant un personnel au complet de langue française et qui vend de 90% à 95% de sa marchandise à des Canadiens français. Pourquoi s'est-il fait enregistrer sous le nom de Test Cigar Factory Reg'd et pourquoi la majorité des étiquettes enveloppant ses boîtes de cigares sont-elles entièrement libellées en anglais? Ce n'est certainement pas pour plaire à sa clientèle, puisqu'elle est en grande majorité canadienne-française. N'est-ce pas plutôt pour afficher, devant les fournisseurs, ceux à qui il envoie son argent, une façade anglaise, qui se porte bien et qui donne, en quelque sorte, du cran à certains individus honteux de leur nationalité et poussant la pusillanimité jusqu'à se revêtir d'une peau de lion. Inutile, messieurs, vos oreilles vous trahiront toujours...

Et c'est avec ces oripeaux empruntés à une autre race, à une autre nationalité, à une autre langue, que nous allons, l'été prochain, recevoir les visiteurs étrangers qui

viendront ici pour retrouver une ville différente des villes américaines ou des villes anglaises des autres provinces! Et c'est comme cela que nous recevrons nos compatriotes exilés venus ici avec l'espoir de se retremper comme dans une fontaine de Jouvence au contact de leurs compatriotes de la province de Québec! Compatriotes qu'ils croyaient encore foncièrement attachés à tout ce qui a fait, jusqu'à présent, notre force et ce qui nous a rendus dignes de respect, aux yeux des autres races qui habitent la Puissance du Canada et même la république voisine!

Il est temps, grand temps, que nous songions à faire le grand ménage, chez nous, dans la ville de Québec d'abord, et ailleurs ensuite, y compris le long de nos routes où, d'après l'abbé Albert Tessier, du Séminaire de Trois-Rivières, l'on compte, à partir de la ville de La Violette jusqu'à Ste-Anne-de-Baupré, plus de 500 affiches ou enseignes de langue anglaise, alors qu'il n'y a peut-être pas 1% de la population qui soit de langue anglaise, le long de ce parcours.

Commençons donc dès maintenant à y songer et que ceux qui, par distraction, influence du milieu ou simple esprit imitatif, se sont laissé entraîner jusqu'à renier leur origine ethnique, que ceux-là prennent des mesures, même cet hiver, pour mettre hache en bois dès le printemps prochain, afin de remplacer, un peu partout, les enseignes de langue anglaise, par des noms bien français, et nous sommes convaincus que cet acte — s'ils y songent sérieusement — les relèvera dans leur propre estime et vaudra à la province de Québec des témoignages flatteurs de la part de nos compatriotes qui viendront nous voir, l'été prochain, et des étrangers anglophones qui s'attendent de trouver ici une *réplique* de la vieille France, mais non une *caricature* de son visage toujours admiré.

QUEBEC JUGE PAR DES AMERICAINS

Voici, d'après le "Manchester Union", ce que les Américains pensent de la campagne de "refrancisation" et des efforts actuellement accomplis dans notre province :

"En fait, les caractéristiques léguées par les premiers colons semblent devoir s'affirmer de plus en plus, si c'est possible, car un mouvement a été lancé pour faire revivre les anciennes coutumes canadiennes-françaises, les industries domestiques, pour éliminer toutes traces de commercialisme, et pour perpétuer le langage que les premiers colons ont transplanté de la Normandie".

Et le journal américain ajoute :

"Il n'y a pas de doute que l'ancienne province atteigne son but. Nous de la Nouvelle-Angleterre admirons depuis longtemps l'activité et le zèle de son peuple".

Ainsi, en accentuant le caractère français de notre province, non seulement nous éprouvons la satisfaction intime et si noble de bien mériter de nos ancêtres, de notre race, de notre histoire, non seulement nous offrons aux tourists un plus grand attrait, mais nous gagnons encore l'estime des autres peuples. Les Anglo-Saxons savent admirer ceux qui s'affirment; ne l'oublions pas.

— ("Le Petit Journal".)

Québec d'abord. — Pourquoi pas acheter votre Café chez nous.

LA REFRANCISATION

Appréciations et Commentaires

DES FLAMMES QUI S'ETEIGNENT

Il y avait beaucoup d'enseignes françaises aux Trois-Rivières avant 1908. Elles n'étaient pas d'une originalité exceptionnelle; la plupart se tenaient dans les limites d'un réalisme sans grande imagination, mais elles avaient leur charme et elles disaient clairement ce qu'elles voulaient dire. Leur principale ambition était d'frapper l'esprit et de tirer l'oeil par l'inattendu des proportions: A l'enseigne du gros marteau, Au gros rouleau de fil, Aux gros ciseaux, Au gros fer à repasser, Au gros livre ouvert, Au gros cadenas, Au gros arrosoir, Au gros pilon.

D'autres visaient à une distinction plus aristocratique: A l'enseigne du mouton blanc, devenu avec la prospérité le Mouton d'or; Au corset d'or, A la feuille d'érable, A l'étoile dorée, A la boule d'or, A l'arc, Au pavillon blanc, A la scie-ronde rouge, A l'enclume, A la théière rouge...

Il a fallu à peine un quart de siècle pour chasser du ciel trifluvien ces naïfs emblèmes qui amusaient et intriguaient les passants et donnaient à notre ville un cachet si personnel. Une seule des enseignes de ce temps a survécu: l'enseigne du Gros Marteau. Elle inscrit toujours au-dessus de la rue la ligne rigide de son manche démesuré...

Il ne reste plus d'enseignes vraiment françaises aux Trois-Rivières. En reste-t-il davantage dans les autres régions de la province?

Nous étalons partout avec complaisance notre titre de *vieille province française du Québec*. Ce refrain revient comme un leitmotiv obsédant dans tous les discours patriotiques et dans les brochures éditées à la gloire de la "France d'Amérique". Les bonnes âmes, prêtes à tout croire sur parole, pensent que ces belles choses sont vraies, et elles se mêlent de confiance au concert qui exalte l'attachement inébranlable de notre race à sa foi, à ses traditions, à sa langue! Cette quasi-unanimité est touchante, mais elle fait peu honneur à notre esprit d'observation et à notre sens des réalités.

Le fait brutal, évident à en crever les yeux, c'est qu'il ne reste plus rien de français dans notre physionomie extérieure. Et il n'est pas besoin d'un sondage très poussé pour constater comme ce camouflage est loin d'être simplement superficiel! Il trahit un inquiétant affaîssement de notre vitalité française.

Des rives de l'Outaouais à l'extrémité de la Gaspésie, on trouve à peine dix affiches françaises! Dans un domaine où nos pères savaient mettre de la finesse, de l'imagination, une étincelle d'humour, nous nous révélons d'une platitude au-delà de toute conception! Nous copions sottement ce qu'il y a de plus banal à l'étranger, sans même faire un effort pour choisir des formules ayant un semblant de signification pour nous.

Pourtant les objurgations et les cris d'alarme n'ont pas manqué. Depuis des années on dénonce l'angli-

cisation croissante de notre province et on cherche à y porter remède. Les résultats obtenus sont bien piètres. Est-ce une raison pour abandonner la partie? Non pas! Il faut plutôt amplifier, coordonner nos efforts.

Ces derniers temps il s'est fait du magnifique travail. L'occasion ne peut être meilleure, aux approches de 1934, pour mener une campagne systématique et pour passer enfin à des réalisations. On a parlé d'une loi qui rendrait l'enseigne bilingue obligatoire. Est-ce suffisant pour atteindre les résultats que nous cherchons? Il y a, par exemple, des douzaines de Commercial Hotel, d'American Tea Rooms, dans la province. Quand nous aurons forcé les propriétaires de ces établissements à ajouter à leur enseigne la traduction Hôtel Commercial, et Salon de thé américain, serons-nous bien plus avancés?

Une enseigne n'est pas française par le seul fait qu'elle est rédigée avec des mots français. Il lui faut en plus la grâce, l'aimable fantaisie, la pointe d'esprit dont le génie français marque tout ce qu'il touche.

Il y a en nous des flammes qui s'éteignent. Essayons de les raviver... et beaucoup de choses nous viendront par surcroît! Si notre âme avait conservé sa vivacité native, sa fierté, son indépendance, bien des problèmes auxquels nous devons faire face ne se poseraient pas.

Puisqu'ils se posent, envisageons-les avec lucidité et efforçons-nous d'en trouver la solution. Pour celui qui nous occupe présentement il convient de continuer, en l'accentuant, le large mouvement de propagande déjà amorcé. Remettons en vogue l'enseigne vraiment française en la popularisant par l'image. Nos journaux et nos revues pourraient éveiller l'attention en reproduisant les plus savoureuses enseignes d'autrefois et en chargeant des dessinateurs de chez nous d'en imaginer qui s'inspirent de notre milieu québécois. C'est encore par des suggestions précises que nous arriverons le plus vite à des résultats. Beaucoup de gens sont bien disposés mais ils ne savent que faire pour améliorer une situation qu'ils déplorent.

Pourquoi une revue, ou une société nationale, ne lancerait-elle pas un concours d'enseignes dont l'inspiration et le texte seraient puisés dans notre fonds propre? Nos chansons, nos légendes, nos coutumes, sont une mine qui devrait être exploitée. L'enseigne la plus originale que je connaisse chez nous est tirée d'une chanson: A la claire fontaine. Et il y a la riche série des personnages de notre histoire, nos arbres, nos animaux, etc. Les noms propres peuvent aussi donner matière à de très jolies adaptations: Papillon, Lafleur, Bellerose, Jolicoeur; nos mets nationaux également: il y a tout de même autre chose que le chicken dinner et les hot dogs dans notre cuisine canadienne! On ne le dirait pas à lire les annonces de nos restaurateurs!

Nos Cafés sont rôtis à Québec pour vous, P. A. Nadeau, Propriétaire.

Autrefois l'approche de la St-Jean-Baptiste était l'occasion d'un "grand ménage" général dans nos campagnes. Reprenons l'idée et organisons un "grand ménage national" à la veille des glorieux anniversaires français de 1934. Redonnons à Québec une atmosphère bien française, une atmosphère où notre âme puisse s'épanouir librement. Les visiteurs qui viendront chez nous l'an prochain seront ravis de sentir palpiter partout, dans les moindres signes extérieurs, notre âme française retrouvée, notre âme alerte, primesautière, ardente!

Abbé Albert TESSIER.

(La Mauricie, Trois-Rivières.)

REFRANCISONS D'ABORD L'ESPRIT

Un Montréalais, qui signe seulement: "Un Vieux de la Vieille", raconte au *Progrès du Golfe*, de Rimouski, les tribulations d'un amant de la langue française, en voyage à Québec pendant la semaine de l'Exposition provinciale.

Le Vieux de la Vieille s'était juré de faire le voyage de Québec, aller et retour, avec excursions à Sainte-Anne-de-Beaupré et dans l'île d'Orléans, "sans omettre le signe de la croix avant chaque repas, et sans dire un mot d'anglais." Histoire de fortifier l'âme française de ses enfants qui l'accompagnaient et "qui comprennent l'anglais comme Mgr Laflèche désirait qu'on le parle".

Le Vieux a perdu sa gageure. Et comment!

Sur le train de Montréal à Québec, aller et retour, il fut servi, dans le wagon-restaurant, par un garçon Canadien français, natif des Cantons de l'Est, qui ne savait lire que l'anglais.

A Québec, il descendit dans un hôtel à nom français, dont le gérant, un Canadien français bilingue, est un homme charmant qui ne s'aviserait pas de parler anglais à sa clientèle française. "Mais c'est avant tout un homme d'affaires qui a pour assistance de belles unilingues anglaises. Le bas personnel parle français. A partir du comptoir aux cigares, exception faite du gérant, ce n'est plus guère que de l'anglais."

Le Vieux de la Vieille veut faire visiter à ses enfants le vieux Québec et les champs de bataille historiques. "Nous sommes huit couples dans l'autobus gris: six Canadiens français, deux Américains. C'est la semaine de l'Exposition provinciale. Je compte sur le guide pour renseigner mes enfants." Le guide ne parle que l'anglais. . . . !

Allons, bon! Un autre jour, on aura peut-être plus de chance. Mais, le lendemain, même aventure. "Tous les guides de Québec, du moins durant la semaine de l'Exposition, qui remplit les hôtels de *Canayens*, tous les guides, en omnibus et en tramway, sont de langue anglaise".

Vite, changeons d'atmosphère! Le Vieux de la Vieille ira en pèlerinage au sanctuaire de Sainte-Anne, à Beaupré. Là, au moins, on parlera français. Ah! vous croyez? Allez-y voir!

Horaire en anglais, constate le pèlerin montréalais. *Conducteur français, mais gueuleur anglais, fort en clin d'oeil, et piètre en histoire. A la porte de la Basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré, un très saint Père Rédemptoriste nous parle anglais. Les bonnes Soeurs nous servent un déjeuner en anglais. Le Cyclorama*

de Jérusalem nous est largement expliqué en anglais et très médiocrement en français, et pour acheter de belles médailles en français, il fallut chercher l'endroit, et . . . écouter à la porte. Lâchage! Lâchage!

Au Sault-Montmorency, c'est inutile. Haldimand est vainqueur sur toute la ligne, dans son Kent House. C'est passé dans les moeurs. C'est réellement un déshonneur que de faire le signe de la croix, même en revenant de Sainte-Anne-de-Beaupré, et de demander de la pea-soup en français. J'ai vu là, de passage, un groupe de touristes de Québec, qui auraient pu faire comme moi avec mes enfants, parler français, mais qui, par snobisme, préféraient cracher l'anglais à tue-tête, avec un accent de Marseille à faire rire tous les Yankees qui les écoutaient. On eût dit qu'il n'y avait qu'eux dans le monde, les vils lâcheurs de leur langue!

Le soir, à l'hôtel, mes enfants, plus que déçus au sujet du respect national de la langue française, me demandèrent, en souriant, si au "Parliament Building" au moins l'on parlait français. Franchement, j'eus envie de pleurer.

Je croyais me reprendre le lendemain, en montant sur la bateau de l'île d'Orléans, où, à la porte du Château Belair, nous attendaient l'omnibus et son guide. L'omnibus s'emplit rapidement. Sur le nombre, il y avait juste deux couples de langue anglaise. Un vieux et une vieille qui ne désiraient que prendre l'air, et un couple de jeunes Américains, vraisemblablement des connaisseurs en fait d'art et de vieilles choses, munis de kodaks puissants, et qui désiraient ne rien laisser échapper à leur attention. Toute l'île d'Orléans nous fut expliquée en anglais par le guide qui n'eut d'attention que pour les deux Yankees, heureux de se l'accaparer. Nous pûmes cependant causer quelques instants en français avec la femme qui habite la plus vieille maison de Saint-François, et pour être de bon compte avec nos Yankees, les seuls compagnons de voyage qui visitèrent avec nous la vieille maison, nous fûmes dans l'obligation de traduire en anglais le peu de français que nos enfants entendirent dans l'île d'Orléans, ce vieux foyer de nos plus pures traditions nationales. — A mon tour, j'étais lâcheur par obligation sociale!

De ce voyage fait au pays de nos pères pour l'édification de mes enfants, j'ai rapporté un sentiment de désespérance qui m'attriste et me confond. Il m'est resté dans l'oreille ce cri, deux fois répété par nos guides: "At your right, Laval University, one of the largest universities of North America". Les Américains ont souri. J'étais navré!

Québec est la capitale de la "refrancisation" des enseignes. A cela, rien à redire. Au contraire. Refranciser l'enseigne, c'est bien. Mais refranciser les propriétaires d'enseignes, c'est mieux. La façade ne saurait longtemps rester française, si l'esprit qui loge derrière ne l'est plus. Et pour avoir la volonté de conserver ou acquérir l'esprit français, il faut, pour le Canadien français, être convaincu, dans son for intérieur, que cela "en vaut la peine". Il faut savoir pourquoi. Aussi, croyons-nous qu'on obtiendrait des résultats bien plus sûrs, et plus durables, en délaissant la façade pour aller au fond des choses. Soyons d'abord français: l'enseigne viendra par surcroît.

("Le Canada.")

Edmond TURCOTTE

Encourageons les nôtres. Achetez votre Café à Québec.

CANTATE (1)

Les Fils Natifs du Canada – The Native Sons of Canada

Paroles de Gaëtane de MONTREUIL

Musique de J.-H. METCALF

English version by Casimir HÉBERT

PIANO *mf*

p COUPLETS.

1er Couplet : Le Ca - na - da, par sa richesse, Fait ac - cou - rir les é - tran - gers. Ac -
 1st Verse : Fair Ca - na - da, a King - dom wide, Has caused the folks to cross the sea : Let

- cueil - lons - les a - vec sagesse En pré - ve - nant tous les dangers ; Ne per - mettons pas à la ruse De
 wis - dom greet th' in - vad - ing tide And eve - ry dan - ger thus for - see. Do not permit by craf - ty guile To

nous je - ter la poudre aux yeux, Ni que no - tre bon - té s'a - buse Sur l'é - migrant as - tu - ci - eux.
 throw their dust be - fore our eyes, Let our kind hearts de - ceive no while Keep on a watch pru - dent and wise.

(1) Gracieusement prêté par M. J.-Oscar Boulanger, M. P., ancien président général de l'Ordre des Fils Natifs du Canada.

REFRAIN

A - vec prudence ai - mons no - tre pa - tri - e, A l'é - tran - ger di -
 (2me voix) pa - trie, no - tre pa - trie, l'é - tran - ger

(Les 2 voix)

- sons: "Ho - là! Ho - là!"
 (2me voix) Ho - là! Ho - là! La na - ti - on - par nous, se - ra gran -

(Les 2 voix)

- di e, Par nous les Fils Na - tifs du Ca - na - da.
 (2me voix) la na - ti - on grandie, Par nous les Fils

CHORUS

Prudent and wise our country land we prop,
 And to the stranger say: "No further, stop!"
 Our native land shall foremost ever stand
 Ye, Native Sons of Canada, wake up!

II

Veillons sur ceux qu'on mêle aux nôtres,
 Dans notre pays généreux,
 Chassons les sinistres apôtres;
 N'ayons pas de pitié pour eux.
 Il est grand temps qu'on se méfie
 Des semeurs de mots dans le vent,
 Et qu'en défendant notre vie,
 On songe à celle de l'enfant.

(AU REFRAIN)

II

A watch we keep on those that blend
 With ours in this our generous land
 Away th'apostles bad we'll send:
 No pity for th'unworthy band.
 'Tis time we should mistrust all those
 Who seem to sow bad words around.
 Do not our lives to such expose:
 Keep children's minds unsoiled and sound.

(CHORUS)

III

Ne prodiguons pas la pitance
 Aux gueux qui viennent s'enrichir,
 Et n'ont pour nous que l'insolence
 En attendant de repartir.
 Sortons de notre indifférence!
 Veillons, la trahison est là!
 Toujours donnons la préférence
 Aux Fils Natifs du Canada.

(AU REFRAIN)

III

Let us deny the meat and bread
 To men whose aim is but get rich
 And then to scorn with haughty head
 Our goodly shores from which they switch.
 To some extent we're tolerant
 But gobblers never shall we awe
 Our preference we'll always grant
 To Native Sons of Canada.

(CHORUS)



❖ ❖ ❖ ❖ ❖ *La gardienne* ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



Cliché de l'Action Catholique.

Pendant la messe de minuit, la grand'maman, en surveillant le réveillon, récite son chapelet.





SUIVONS



L'EXEMPLE DE CES MAISONS

de commerce québécoises qui ont su se choisir un nom bien français, contribuant par là à conserver à notre vieille cité son caractère français

REFRANÇISONS !!!

Tél.: 5068 Fleurs naturelles et artificielles AU SALON FLEURI Enr. 362 ST-JOSEPH	"LA MAISON DU CADEAU" AU PETIT VERSAILLES 65 DE LA FABRIQUE	MODISTE LE PAPILLON D'OR 267 ST-JEAN
Tél.: 3-2341 Articles de Sport LE PALAIS DES SPORTS 99 D'ABRAHAM	Tél.: 2-2249 FOURRURES FRONTENAC 353 1/2 RUE ST-JEAN	— H. THIVIERGE — "LE COSTUMIER" 197 ST-JOSEPH
CONFECTION LE MONTCALM Enr. 172 ST-JEAN	Tél.: 2-7625 THES - CAFES AU PETIT DEBIT Enr. 12 ST-JOACHIM	ARTICLES DE SPORT QUEBEC SPORTIF Enr. 106 ST-JEAN
— 000 — LAITERIE FRONTENAC 142 DE L'EGLISE Tél.: 7175	LA CIE DE DECORATION DE QUEBEC 55 des Fossés	SYNDICAT DE QUEBEC
LA COMPAGNIE PAQUET Ltée	LES ENCHERES MARCEAU ENR. 12 ST-JOSEPH	4-4604 BUANDERIE LEVIS Ltée 10 DE COURCELLES
7101 LAITERIE DE QUEBEC Ltée Avenue DU SACRE-COEUR	Tél.: 9866 Imprimerie ROYALE Enr. 795 ST-VALLIER	SALON DE BEAUTE 3-3396 LA CANADIENNE JOS. ASSELIN, Prop. 311 1/2 St-Joseph
3-2722 GLACE DOMESTIQUE Enr. 169 DES COMMISSAIRES	4-3596 La Charcuterie Française Ltée 102 ST-ROCH	8410 MAGASIN DE L'OUVRIER 949 ST-VALLIER
7593 IMPRIMERIE DU PEUPLE ENR. 104 MARIE DE L'INCARNATION	2-5721 La Pâtisserie FRONTENAC 388 ST-JEAN	LA CIE DE MARBRE ET PIERRE DE QUEBEC Ltée 117 d'Abraham
3-3901 FONDERIE DE L'ISLET Ltée 127 DU PONT	RESTAURANT "AUX VOUTES" RUE ST-PIERRE	4-3126 BOULANGERIE LA GERBE D'OR 8-6e RUE Ltée
EAUX GAZEUSES 2-8171 CLAIRE FONTAINE Ltée 88 D'ABRAHAM	4-4551 LES ESSENCES "SUPREME" ENR. 5 VALLIERE	RENTES VIAGERES Les Prévoyants du Canada 56 ST-PIERRE

... ELLES MERITENT NOTRE ENCOURAGEMENT ...

Nos Cafés sont rôtis à Québec pour vous, P. A. Nadeau, Propriétaire.

REFRANCISONS!

C'est le mot d'ordre... l'avenir commercial de Québec est en jeu!
Le touriste vient chez nous pour voir une ville française; quelle part
avez-vous prise pour maintenir à l'affiche le caractère français de
notre vieille cité ?

● Ces Maisons de Commerce donnent un bel exemple de Patriotisme ●

HOTEL MONTCALM 161-169 SAINT-JEAN	2-1971 LA MODE PARISIENNE 232 ST-JEAN	MANOIR MONTMORENCY 410 ST-JEAN
LA CAISSE D'ECONOMIE de NOTRE-DAME de QUEBEC	LES EPICIERS-UNIS Inc.	HAUTE COUTURE Chez EMILIE NNE Enr. Tél. 8460. 147 des Franciscains.
RESTAURANT L'OISEAU BLEU 134 SAINT-JEAN	4-3551 LAITERIE LAVAL Enr. 237, 4e AVENUE	2-0151 CAFE PIERROT 30 ST-PIERRE
2-7270 SALON DES ROSES Enrg. 121 ST-JEAN	4-0224 TABAGIE CENTRALE 45 de la COURONNE	2-6519 ASSURANCE FRONTENAC 105 de la MONTAGNE
AMPOULES ELECTRIQUES Agences Nationales Enrg. 33, COLOMB -- TÉL. 3-3090	LES MAGASINS VICTORIA	CHAMBRES 2-0367 LA MAISON FRONTENAC 38 ST-LOUIS
2-4562 Entrepôt Frontenac & Cie 52 SAINT-PIERRE	3-2931 AU PETIT MARCHÉ Enr. 147, 3e RUE	3-4935 Garage Jacques Cartier ENR. 79 des Commissaires.
4-3703 GARAGE MODERNE Enr. 160 RICHARDSON	" PRIX SPECIAUX AU MOIS " HOTEL LORRAINE 9 des JARDINS. 2-0050	2-0428 PRESSAGE MODERNE BELVEDERE ENR. 79, Bourlamaque.
BALAIS-VADROUILLES 6358 LA CIE JACQUES CARTIER LAUREAT POULIOT, Prop. ENR. 178 DOLLARD.	ASSURANCE-VIE LA SAUVEGARDE 203 ST-JEAN. 2-2245	GROS SEULEMENT 3-1628 LIBRAIRIE CANADIENNE 37 LALIBERTE. ...ENR.
LA MAISON CANADIENNE — CHAMBRES — 209 Saint-Jean. 2-6184	2-6425 CREDIT ANGLO - FRANÇAIS 56 ST-PIERRE. Ltée.	LES MAGASINS GUY INC.
2-2481 LA FIERTE FRANÇAISE — IMPORTATIONS — 14, FABRIQUE.	ROMANS — REVUES 2-7901 Bibliothèque circulante LE BOUQUIN Enr. 40, de la Fabrique.	Sirop Cartier Liniment Sauvage La Cie des REMEDES CANADIENS Tél. 2-6207 35 Sault-au-Matelot. ENR.

Encouragez une industrie de chez nous, P. A. Nadeau, Propriétaire.



CONTE DE NOEL

Le Fantôme sur la Montagne ⁽¹⁾

par G.-E. MARQUIS

Chaque année, quand approche la fête de Noël et que je repasse dans ma mémoire les souvenirs se rattachant à cette célébration, je me rappelle toujours l'un d'eux avec une certaine émotion, bien que celui-ci remonte à près de quarante ans.

J'avais quinze ans alors. Pour la première fois, je devais passer à l'étranger le temps des fêtes, et voici dans quelle circonstance.

À l'automne de 1893, quand les travaux de la ferme furent terminés, mon père me dit, un soir : "Si tu veux aller au collège, l'année prochaine, tu ferais peut-être bien de penser à apprendre l'anglais, puisque l'usage de cette langue est aujourd'hui d'une grande utilité pour ceux qui veulent réussir dans le monde. Le meilleur moyen de l'apprendre rapidement, et sans frais, c'est d'aller demeurer dans un milieu où la population est anglaise. À cette fin, tu pourrais t'engager pour l'hiver chez un cultivateur des Cantons de l'Est. Que penses-tu de cette proposition?"

J'acceptai du coup, un peu attiré par l'attrait du voyage et d'un séjour de quelques mois à l'étranger, mais surtout parce que je savais qu'avant longtemps il me faudrait quitter le foyer pour me préparer un avenir, puisque les douze enfants que nous étions ne pouvions songer à toujours demeurer tous sur le bien paternel.

Quelques jours plus tard, j'étais rendu à Leeds (Mégantic) et installé chez un "gentleman-farmer" dont la famille se composait de cinq adultes.

À cette époque le "township" de Leeds, grand de dix milles carrés, ne comptait que deux ou trois familles de langue française; il n'y avait ni église catholique, ni école française, sur son territoire.

Pas besoin de vous dire que "j'en arrachai" pendant les premières semaines et que les dialogues, avec mes nouveaux maîtres, étaient plutôt brefs... bien que laborieux parfois.

J'avais bien, à l'école modèle du village natal, appris à lire l'anglais, à faire la traduction du *Second* et du *Third Readers*, de même qu'à réciter en perroquet les vocabulaires d'Ollendorf, mais ce sont là bien piètres connaissances quand, du jour au lendemain, l'on se trouve transplanté dans un milieu anglophone.

Aussi je vous prie de croire que le dimanche je ne manquais jamais de me rendre au village de la paroisse voisine, où la population est de langue française, pour assister aux offices religieux et, de plus, avoir l'avantage de me régaler quelque peu le tympan et me délier la langue. Et de quel pas allègre je parcourais alors les cinq ou six milles qu'il faut franchir pour aller à St-Pierre-de-Broughton! Je dis d'un "pas allègre", puisqu'il ne vint jamais à l'idée de mon "boss" de m'offrir l'un de ses cinq chevaux pour m'y transporter, bien qu'il fût toujours disposé à me donner un siège dans sa "sleigh", quand la famille se rendait, le même après-midi, à la chapelle méthodiste.

Il y avait à peine un mois que je broyais consciencieusement l'idiome de Roger Bacon quand arriva la fin de décembre. La veille de Noël, en compagnie du "boss Henry" et de "l'uncle John", vieux célibataire qui demeurait encore au foyer paternel, j'avais travaillé ferme

à l'abattage d'érables et de merisiers, qui devaient constituer la provision de bois de chauffage pour l'hiver suivant. Inutile d'ajouter que j'étais un peu fourbu et courbaturé quand le soir arriva et que nous réintégrâmes le foyer.

Après le dîner, chaque soir, la jeune épouse du "landlord" me donnait d'ordinaire une leçon de lecture suivie de commentaires portant sur le sujet étudié. C'était une femme instruite et distinguée et j'appréciais beaucoup les efforts qu'elle faisait pour m'instruire dans sa langue.

Ce soir-là, je ne songeai pas à ma leçon. La dernière bouchée prise, je montai à ma chambre pour faire un brin de toilette, bien décidé de me rendre sans retard à l'église catholique, afin d'y faire mes "dévotions" et entendre la messe de minuit. Il ne me vint pas à l'esprit que la fatigue de la journée et la distance à parcourir "pedicis cum jambis" pouvaient être des excuses pour me retenir au foyer. Pour rien au monde je n'aurais voulu manquer d'accomplir ce devoir religieux, ni me priver du plaisir d'assister à cette fête mystique, commémorant la venue du Christ sur la terre, pour sauver le monde.

Quand je traversai la salle de famille (living room) en revenant de ma chambre, la maîtresse de la maison me dit, l'air étonné : "Are you going out to-night?"

—Yes, Madam, I am going to Broughton.

—To Broughton! s'exclama-t-elle.

—Yes, Madam, to church to attend Midnight Mass.

Le grand-père voulut m'en dissuader et il me dit qu'il y avait apparence de mauvais temps : "It looks like storm to-night and the roads are already pretty heavy". Comme ces raisons n'ébranlaient pas encore ma résolution, il ajouta, de plus : "Are you not a bit afraid to cross the bush in the darkness? Mind you! The moon will be gone after midnight, and there is no team coming our way over the mountain".

La grand-mère, une bonne vieille écossaise, fut plus délicate; elle se contenta de faire cette réflexion : "If you were my boy, I would not let you go alone. — "Henry, ajouta-t-elle, en s'adressant au "boss Henry", son fils, what do you think of that?" Mais Henry, qui avait bien compris le désir de sa vieille mère, se contenta de répondre, indifférent : "I can't help it". Et moi, l'air crâne, de lancer laconiquement : "Never mind"; puis j'enfonçai mon bonnet fourré sur mes oreilles et je m'élançai sur la route au pas de course, ne sentant déjà plus la lassitude de la journée, à la pensée de la fête à laquelle j'aurais, dans quelques heures, le bonheur d'assister.

L'air était vif; la lune, de temps à autre, à travers les nuages, jetait une lueur blafarde sur les champs couverts de neige; les chemins, "balisés de sapinage", étaient bien battus et, comme un lièvre, je courais légèrement sur la bande de neige durcie par le passage des lisses des traîneaux.

Les premiers trois milles à parcourir étaient presque entièrement couverts de bois et les quelques habitations qui s'échelonnaient le long de la route se dressaient sans lumière aux fenêtres : c'étaient les demeures des familles Thomson, des Reed, des Smith, des Clouston et autres de même origine. Mais de l'autre côté de la pe-

(1) Extrait d'un livre de contes en préparation.

tite montagne qui sépare les deux municipalités, je rejoignis des jeunes gens qui se dirigeaient aussi vers l'église de Broughton et, en leur compagnie, le chemin me parut alors plus court à parcourir.

Quand je pénétrai dans l'église, j'oubliai vite la course que je venais de faire, et c'est avec le plus grand recueillement que j'assistai à l'office divin, bien que souvent ma pensée se reportât vers le "home sweet home" et mon église paroissiale, où j'aurais éprouvé une joie plus grande encore si j'avais pu m'y transporter, ce soir là.

Pas un instant, au cours des deux messes qui se suivent, je ne pensai aux paroles d'appréhension que le vieux grand-père F. m'avait adressées à mon départ du foyer, mais, à la fin de celle de l'aurore, un craquement sinistre vint soudainement ébranler la charpente de l'église de bois et je compris alors que le vent s'était élevé et que bientôt la tempête pourrait bien se déchaîner.

Je ne connaissais personne au village et j'étais trop timide pour aller demander à loger chez l'un de ses habitants. Dans mon intérieur, je me fis immédiatement cette réflexion : Si je partais avant que les attelages se mettent en route, j'aurais la voie libre et je pourrais, en courant, me rendre à destination dans une heure et demie tout au plus, avant que les chemins se "bouchent", comme on dit populairement.

Le prêtre avait à peine esquissé la bénédiction qui précède le dernier Evangile, que je franchissais la porte de l'église et que, prenant mes jambes à mon cou, je m'élançais à la "fine course" sur la route.

La lune était disparue derrière de gros nuages ; pas une étoile au ciel ; le vent d'est balayait tout sur son passage, en soulevant la neige par rafale ; mais heureusement les chemins étaient encore beaux.

Je n'avais qu'une pensée : traverser la forêt avant que la neige soulevée par le vent ne couvrît les sillages tracés par les traîneaux, sillages qui brillent quelque peu dans les ténèbres et permettent aux piétons de se guider, évitant de s'embourber dans la neige qui n'est pas battue.

J'atteignis le pied de la montagne sans qu'aucune voiture ne m'eût rejoint et je m'enfonçai résolument dans la forêt, sans songer à la peur. Comme la pente était raide et longue, je ralentis un peu d'allure, afin de pouvoir, une bonne fois rendu au sommet, déambuler à double enjambée l'autre versant du "cabouron".

Je revenais le cœur léger, content d'avoir assisté à cette grande célébration et heureux surtout d'avoir passé outre les représentations des tentateurs qui auraient voulu me faire manquer ce devoir religieux, en me contant des "peurs", comme si j'avais été un enfant...

Mais, que vois-je, à quelques cents pas, en face de moi ? Un fantôme ?

Le sommet de la montagne est dénudé et en passant par là, tout à l'heure, je n'avais rien remarqué d'inusité. Et voici qu'une masse informe, gigantesque et portant deux moignons, se dresse au bord de la route.

Je m'arrête, haletant, et je cherche à percer le rideau nébuleux de la nuit sans lune qui m'empêche de distinguer ce spectre fantastique. Est-ce un revenant ? Ou plutôt une bête sauvage qui m'attend pour me saisir au passage ? Il y a des ours dans cette forêt et l'on m'avait dit que ceux-ci se dressent sur leurs pattes d'arrière quand ils veulent saisir une proie.

Je sens mes jambes fléchir, mon cœur battre à coups redoublés et mon sang se glacer dans mes veines, pendant que mon "casque" se soulève et menace de me laisser tête nue, sous la poussée des cheveux qui se hérissent.

Imaginez-vous un peu ? Un gamin de 15 ans, seul, à

deux milles au moins de toute habitation, en pleine forêt, et à deux heures après minuit, quand le ciel est noir et que le vent fait hurler les pins et les sapins dont les branches roidies par le gel s'entrechoquent avec un bruit lugubre.

Retourner en arrière ? Mais pour où aller, chez qui frapper ? Et puis l'on dirait peut-être, le lendemain, de retour chez mes nouveaux maîtres : "I guess you were too scared to come back last night ?" Et comme Turenne, je me dis : "Tremble, carcasse, mais tu vas passer quand même"...

Toutes ces pensées firent le tour de ma cervelle en bien moins de temps qu'il m'en faut aujourd'hui pour les raconter... et je résolus d'avancer, non sans avoir eu la précaution d'ouvrir un canif que j'avais sur moi, et de le tenir solidement dans la main droite, pour m'en servir au cas où je serais attaqué par un fauve... ou un loup-garou.

J'approchai — Oh ! avec combien d'appréhension !... Rien ne bougeait. J'avancai encore et m'enhardis un peu en constatant que le spectre était toujours immobile et ne semblait pas avoir d'yeux qui brillent, ni de narines lançant des jets de vapeur.

Le mystère allait bientôt s'éclaircir. Un nuage moins opaque que les autres laissa la lune jeter un peu de lumière sur la montagne et je pus alors distinguer les traits du fantôme qui semblait, sinon me barrer la route, du moins m'attendre pour me happer au passage : c'était un arbre que la rafale, au cours de la nuit, avait cassé à quelques pieds de terre, gardant, attaché au sommet de la souche, deux courtes branches en guise de bras, le tout recouvert de neige, ce qui, grâce à l'ombre de la nuit, avait une vague forme de fauve debout ou de revenant recouvert du drap blanc conventionnel.

Le reste du trajet s'accomplit sans incident et, à trois heures sonnantes, je réintégrais le logis de mon patron. J'avais parcouru les six milles du trajet en moins d'une heure et demie. Aussi il faut dire que j'étais tout ruisselant de sueur.

Toute la maisonnée ronflait comme des moines après matines, à l'exception toutefois de la bonne vieille écossaise, âgée d'au moins 75 ans. Mère d'une grande famille, elle se rappelait sans doute encore les transes vécues parfois, pendant "son règne", quand, jadis, un de ses enfants avait couru un danger, et la bonne vieille n'avait pu clore l'oeil de la nuit avant mon retour, tant son cœur de bonne "mémère" était inquiet, même au sujet d'un gosse étranger. Quel trésor que ces cœurs de mère !

En m'attendant entrer, elle se leva, s'avança vers moi d'un pas mal assuré, et s'informa de mon voyage : "Did you have a pleasant trip ?" Sur ma réponse affirmative — car j'eus bien garde de lui raconter la fière peur que j'avais eue — elle parut toute réjouie et elle ajouta aussitôt : "You must be hungry ; just wait a minute, you'll have hot cakes and a cup of tea before you go to bed".

Ce n'était pas le réveillon traditionnel de chez nous, mais j'appréciai quand même cette preuve de délicate bonté de la grand'maman — et quelle bonne souvenir je lui en garde encore !

* * * *

Souvenirs bien simples et qui n'ont rien de piquant, diront peut-être certains lecteurs. C'est vrai, j'en conviens ; mais ce sont là des souvenirs du bon "vieux temps", — "de ce bon vieux temps" dont le meilleur est encore, comme le disait jadis un philosophe badin de chez nous, "cette jeunesse qui est passée pour ne plus revenir".



Conte de Noël.

Le chemin de Roselande



Sur le pas de la porte, le docteur Brunoy qui, reconduisait ses deux confrères, leur demanda une dernière fois, d'une voix suppliante :

Les deux médecins se regardèrent, comme pour se —Alors... il n'y a plus de remède?

prendre l'un l'autre à témoin de l'inutilité d'une telle question, et le plus âgé répondit avec patience :

—Nous avons pratiqué deux injections de sérum sans résultat. Nous avons essayé. Nous ne pouvons plus rien, mon ami.

—Plus rien... Pensez-vous que l'enfant vive longtemps encore?

—Longtemps? répéta le jeune, avec surprise, presque avec ironie

—Je peux dire quelques heures.

—Quelques heures, oui.

—On ne sait jamais, ajouta le premier que l'expérience avait rendu plus circonspect. Dans tous les cas, mon ami, il ne souffrira pas.

—Merci, Messieurs, d'être venus de si loin, murmura le docteur Brunoy, tandis que ses deux collègues s'installaient sous de chaudes couvertures dans le traîneau qui les attendait.

Déjà l'un d'eux tirait sa montre pour calculer l'heure d'arrivée à la ville. N'était-ce pas la veille de Noël, qui est la fête familiale et qui réclame au foyer la présence de tous? Les mules, sentant les guides, se redressèrent, se mirent en marche, prirent le grand trot, et de son seuil, le docteur Brunoy, immobile, glacé, perçut quelques instants, le bruit régulier des grelots : sur le chemin de neige, le traîneau fuyait, emportait son espoir.

Il rentra dans son cabinet avant de rejoindre sa femme qui veillait le petit mourant. Là, il feuilleta hâtivement des livres, les repoussa, tenta de se recueillir pour arracher à sa science une idée, un secret. Le jour tombait. Par les fenêtres d'angle, il voyait d'un côté le vieux bourg de Beaufort avec ses maisons à tourelles, ses ruelles étroites, le pont jeté sur le Doron, et, de l'autre, le paysage sévère, une pente de sapins recouverts de givre. Qu'était-il venu faire dans ce canton perdu de la Savoie, étroite vallée qu'écrasaient les montagnes trop proches? En quelques instants, comme il arrive dans les circonstances tragiques où la vie afflue au cerveau, il résuma ses dernières années. La nécessité avait gouverné sa vie : ne gouverne-t-elle pas la plupart des vies humaines? Marié tout jeune et sans fortune, après de bonnes études de médecine, il n'avait pu attendre, dans une grande ville, une clientèle toujours lente au début. Le canton de Beaufort, depuis dix ans, était abandonné des médecins : qui se soucierait d'ensevelir sa jeunesse dans ce coin de terre au climat rude, aux hivers persistants mal compensés par la beauté trop brève des étés, aux habitants laborieux, honnêtes mais

rugueux et peu cultivés? Vainement la municipalité offrait une subvention dans le but d'enrayer la mortalité infantile. Cette subvention, l'absence de concurrence, les commodités de l'existence matérielle, toutes considérations utilitaires, avaient déterminé la venue du docteur Brunoy. On l'avait accueilli comme un sauveur. Un an plus tard, il aimait ce pays comme sa terre natale. Etienne, sa femme, qui craignait le monde n'étant plus obligée de se guinder, s'épanouissait et chantait tout le jour. Un fils leur était né, un beau petit bien charpenté et dodu. Enfin, il constatait les résultats rapides de son oeuvre : pas un village, pas un hameau où il n'eût conjuré quelques malheur. Dans cette vallée, les enfants abondent, mais on les perd aussi facilement qu'on les a : manque d'hygiène, de soins, ignorance des préservatifs, de tous les remèdes qui sont le triomphe des mères. Il s'acharne à répandre cette instruction maternelle, à retirer à la mort ces jeunes proies trop faciles, trop peu résistantes.

Comme le sort le récompensait mal d'un dévouement qui durait depuis quatre ans déjà! Voici que son fils, petit Jean, était frappé à son tour, atteint de la diphtérie. Il en avait guéri tant d'autres avec le sérum Roux et la trachéotomie : il guérirait bien le sien. Mais le croup s'était déclaré pendant une absence professionnelle, avec une rapidité foudroyante : la voix enrouée, rauque, s'était peu à peu éteinte ; la toux n'avait pas tardé à se voiler ; la respiration était devenue sifflante ; les accès de suffocation se multipliaient. Quel retour! Il se souvenait : il arrivait de loin, couvert de neige : il s'était arrêté dans une boutique du hourg pour acheter les joujoux de Noël qu'il destinait à Jean : il rentrait avec un petit cheval de bois et une trompette ; il riait d'avance, tout seul, en pensant à son foyer, à la flamme clair, à la soupe chaude, au repos du soir. «Enfin! avait crié sa femme, toute pâle, en le voyant. — Qu'y a-t-il? — Viens vite : c'est Jean!» Tout de suite, il avait compris la gravité du mal et tenté une médication énergique. Le matin, devant l'insuccès, il expédiait un voisin à Albertville, la ville la plus rapprochée, pour appeler deux confrères en consultation. D'Albertville à Beaufort, il faut compter quatre heures. Les médecins n'avaient pu arriver que l'après-midi et pour constater leur impuissance. Il n'y avait plus qu'à attendre... attendre quoi?... Était-ce possible?...

Il regagna la chambre du malade. Etienne tenait la main de son fils, se penchait sur lui, le regardait, lui parlait de temps à autre. Sur le lit la trompette, le cheval de bois gisaient dédaignés. On avait devancé le petit Noël, mais l'enfant n'y avait pris garde. Au pas de son mari, la femme se retourna. Elle avait deviné : tout de même elle demanda :

—Qu'ont-ils dit? C'est fini, n'est-ce pas?

Québec d'abord. — Pourquoi pas acheter votre Café chez nous.

Il répéta les mots du vieux docteur :

—On ne sait jamais.

—Que faut-il faire?

—Rien, attendre.

Il s'assit en face d'elle, de l'autre côté du lit. Le petit Jean, très las, presque sans fièvre, s'affaiblissait doucement, comme si toutes les fonctions se relentaient. Parfois, il soulevait lentement les paupières, regardait sans voir de ses yeux innocents, ignorants, qui ne témoignaient d'aucun effroi. Et il paraissait une si petite chose, d'une si chétive importance, que c'était à se demander pourquoi la mort prenait garde à lui. Les accès de suffocation se rapprochaient, lui brisaient la poitrine. Après chacun, le père et la mère guettaient le retour du souffle léger, à peine perceptible, qui annonçait la frêle continuation de la vie; jusqu'au dernier moment ils resteraient là, inertes, muets, à l'agonie.

La nuit était venue. Par ces temps couverts, elle tombe si vite! Etienne, avec un grand effort, se leva.

—Où vas-tu? interrogea son mari.

—Allumer une lampe.

—A quoi bon?

—Pour le voir encore vivant.

Et sous la lampe, dont ils baissèrent l'abat-jour, ils respirèrent leur place.

— II

A six heures, Mariette, la servante, ouvrit la porte avec précaution et dit à son maître :

—C'est un homme de Roselande qui veut parler à Monsieur.

Roselande est un village à dix kilomètres de Beaufort, de l'autre côté d'une forêt de sapins que traversent le Doron et la route.

—Je ne vois personne, Mariette. Renvoyez-le.

Elle revint après quelques instants :

—Il refuse de partir. Il faut qu'il parle à Monsieur.

Le docteur Brunoy se décida à renvoyer lui-même l'importun. C'était un paysan qui, tenace, se chauffait à la cuisine. La neige qui couvrait sa blouse aux épaules fondait et faisait des rigoles. Il tourna vers son hôte une figure maigre, avec une grande barbe grise et des yeux de bête effrayée.

—C'est vous, Rivaz. Que voulez-vous?

—C'est mon petiot qui étouffe.

—Ah! fit le docteur, j'irai demain matin.

L'homme remua la tête.

—Sans vous, il ne passera pas la nuit.

—Mon petiot, à moi, est en train de mourir. Je ne puis pas y aller ce soir.

Les deux hommes se turent, chacun s'isolant dans son malheur.

—C'est juste, reprit enfin Rivaz. Vous guérirez le vôtre, pas le mien.

—Oh! le mien est perdu.

De nouveau, le silence les enveloppa, et de nouveau le paysan le rompit.

—Le mien n'est pas perdu encore.

—Demain matin, de bon matin, j'irai, je vous le promets.

—Trop tard.

—Laissez-moi fermer les yeux à mon gosse... A minuit peut-être.

—Si vous ne pouvez rien ici?... osa insinuer le paysan.

A ces mots, le docteur s'irrita.

—Si je ne peux rien? Qu'en savez-vous? Il vit toujours. Lui vivant, je ne m'en irai pas, entendez-vous?

L'homme pétrit son feutre à pleines mains, hésita, puis marcha vers la porte.

—Ca fera deux morts, murmura-t-il dans sa barbe, mais sans révolte, comme on accepte l'inévitable.

—Attendez, ordonna M. Brunoy. Tousse-t-il toujours? Des quintes rauques, n'est-ce pas?

—Beaucoup d'abord, et puis moins. C'est bon signe?

—Non... Je ne puis quitter mon enfant, comprenez-vous?... Comment respire-t-il?

—Ca siffle, et puis tout à coup ça le prend à la gorge; il étouffe.

—Comme Jean hier soir... C'est impossible, ne me demandez pas cela... Il étouffe souvent?

—Ca se rapproche.

—Ah! mon pauvre ami, je vous plains!

—Il est perdu. Je le pensais bien.

—Pas forcément. C'est une question d'heures... et de chance. On peut encore essayer des injections de sérum, et en cas d'asphyxie la trachéotomie ou le tubage.

Le paysan résuma d'une phrase ce débat :

—Vous ne pouvez rien pour le vôtre. Vous pouvez quelque chose pour le mien.

Le docteur Brunoy le fixa avec des yeux épouvantés, puis il répondit fermement :

—Attendez-moi, je vais avec vous.

Il rentra dans la chambre. L'enfant soufflait à peine; il était déjà si pâle qu'il semblait n'avoir plus une goutte de sang.

—Ecoute, Etienne. Il faut lui faire respirer cette fiole de temps à autre. C'est tout.

—Pourquoi me dis-tu cela?

—Parce que je pars.

—Toi, cette nuit?

—Le petit Rivaz est en train de mourir à Roselande.

—Et le nôtre?

—La vie du nôtre n'est plus dans la main des hommes. Tu peux le soigner comme moi.

—Ne nous quitte pas.

—Je le dois.

Elle se redressa au bord du lit, comme une louve défend sa portée :

—Tu n'aimes pas ton fils. Tu n'aimes pas ta femme. Va-t-en!

—Mon amie!... protesta-t-il avec douleur.

Ainsi incompris, il se pencha sur l'enfant, sentit la joue encore chaude malgré le teint de cire et rapidement, sans se retourner de crainte de perdre sa volonte, il s'enfuit de la chambre.

III

Dans le traîneau, ils n'échangèrent pas une parole. Rivaz secouait les brides de sa mule déjà fatiguée et dont les sabots enfouaient dans la neige fraîche. Le docteur, sa trousse dans la main gauche, ramenait sur ses jambes, d'un geste machinal de la main droite, la

couverture qui glissait. La route traverse une gorge qu'obstruent à demi des sapins centenaires. Au fond gronde le Doron. Les lanternes, en se déplaçant, éclairaient à peine les abords du chemin : des arbres, des rochers et parfois le torrent.

Le traîneau s'arrêta devant une maison isolée. On avait sans doute entendu les grelots, car la porte s'ouvrit et une femme qui tenait une lampe avec précaution apparut sur le seuil.

—Le docteur est là? demanda-t-elle.

—Oui.

Elle poussa un ah! de délivrance et précéda les deux hommes dans la chambre où l'enfant râlait.

Trois quarts d'heure plus tard le docteur repliait ses instruments et se disposait à partir.

—Il est sauvé, n'est-ce pas? dit la femme.

—Je le crois. Je reviendrai demain.

—Et vous voulez entrer cette nuit? interrogea Rivaz.

—Tout de suite.

—C'est que la mule est fatiguée.

Rassuré sur l'enfant, l'homme songeait naturellement à sa bête. Emu tout de même il chercha une pièce d'or qu'il gardait en réserve et voulut la donner au médecin. A son grand étonnement, celui-ci refusa :

—Non, mon ami. Personne ne pourrait me payer mon voyage de cette nuit.

Le retour fut silencieux comme l'aller. Seulement, sur la route, le traîneau rencontra de nombreux groupes qui cheminaient avec des lanternes. La forêt s'éclairait ça et là de petites lumières. C'étaient les paysans des hameaux environnants qui se rendaient à la messe de minuit. Il y en avait qui chantaient en chœur de vieux Noëls :

Il est né le divin Enfant

Jouez, hautbois; résonnez, musettes....

Et quand ils croisaient le traîneau, ils criaient joyeusement :

—Bon Noël!

Le docteur Brunoy ne répondait rien et Rivaz, qui avait le coeur en fête, n'osait rien répondre.

Au carrefour de Roselande et d'Arêche, près de Beauport, leurs lanternes firent surgir dans l'ombre un grand Christ douloureux dont le corps nu, sous la neige qui tombait, semblait crispé de froid. *Il est né le divin Enfant...* se souvint avec pitié le docteur.

Mais depuis le départ de Roselande, il cherchait sa douleur, sa révolte, et ne les trouvait plus intactes. Un sentiment inconnu de paix, de douceur, de sérénité, s'était emparé de lui, l'occupait tout entier. Il ne pensait qu'à son petit Jean qu'il ne reverrait plus avec la flamme de vie dans les yeux, et il s'étonnait d'y penser sans amertume. Que serait-ce de son existence passée si le petit Jean n'avait jamais existé, lui qui en demeurait la meilleure part? Et il acceptait sa douleur sans l'envenimer, sans l'agrandir par la révolte et la rébellion. Il la recevait dans sa simplicité naturelle. Ainsi accueillie, elle cessait d'atteindre au désespoir; elle n'était plus insupportable.

Quand il entra dans sa maison, il trouva sa femme abîmée sur le lit où d'un coup d'oeil, il vit la mort. Avec bonté, mais avec autorité, il la releva :

—Etiennette... ma chérie... dit-il.

—Tu n'étais pas là, dit-elle entre deux sanglots.


Mais elle le regarda, surprise de sa tranquillité.

Puis subjuguée, elle vint s'appuyer à lui, avec l'intuition qu'elle y trouverait la force qui lui manquait, le courage de vivre et peut-être d'aimer encore la vie.

Et voilà ce que le docteur Brunoy trouva sur le chemin de Roselande en revenant de faire son devoir.

Henry BORDEAUX.

LE MAGASIN
DE L'HOMME



REPRESENTANT
à Québec

DES VETEMENTS
SEMI-READY

- Matériel d'enseignement...
- Fournitures Scolaires...
- Mobilier...



LA MAISON

Arthur Leblanc
INC.

231 Blvd. des Fossés,
QUÉBEC.

Siège Social
58, Craig Ouest,
MONTRÉAL.

Nos Cafés sont rôtis à Québec pour vous, P. A. Nadeau, Propriétaire.

Conte de Noël.

DANS LA NUIT

Par Damase POTVIN.

Il neigeait abondamment sur le village qui se drapait dans une robe d'hermine aux plis lourds. Sous un ciel bas et obscur, les flocons tourbillonnaient, rapides et pressés, flattant de leur vol le visage des passants emmitouffés dans des lainages et des fourrures. Tout bruit s'éteignait parmi cette ouate épaisse et quelque chose de mystérieux émanait de ce décor nocturne. C'était aussi l'atmosphère spéciale de ces soirs de fête où l'on sent passer les effluves d'une sympathie plus fraternelle à cause des pensées, des émotions et des joies communes. Alors, instinctivement, l'on se rapproche davantage des êtres qui nous sont chers. L'intimité nous apparaît comme plus précieuse et plus nécessaire; les affections auxquelles, parfois, l'on n'attribue pas l'importance prépondérante qu'elles ont, prennent même leur signification et l'on en ressent plus immédiatement la douceur.

Mais alors ceux qui sont seuls sont plus seuls encore...

Et elle était bien seule, cette pauvre femme que les habitants du petit village de X... trouvèrent, ce soir de la messe de la Nativité, assise sur le perron glacé de l'église, tenant son enfant étroitement serré dans ses bras et enveloppé dans les coins d'un méchant châle, dont la partie principale recouvrait les épaules de la malheureuse...

C'est une triste histoire qui a pour son moindre défaut d'être parfaitement authentique; et c'est la raison qui nous force de cacher le nom du village où elle s'est passée, voilà quelques années. Bien entendu, nous changeons les noms des personnages figurants.

* * * *

Les vieux avaient toujours été durs et exigeants, peu confiants et pas complimenteurs, bien qu'elle s'échinât à les satisfaire; mais vraiment, depuis que leur gas, leur Joseph, était mort emporté en quelques jours par une pneumonie, résultat d'un chaud et froid, attrapée dans la forêt en bûchant du bois de chauffage, Amélie Trudeau n'en pouvait plus de souffrir auprès d'eux.

Son chagrin avait été grand, sincère, quand elle avait perdu son homme, après un an de mariage seulement; mais elle s'aigrissait à cette dureté de la part des vieux, de tant d'injuste méfiance, et de ce mépris insultant dont ils l'entouraient. Elle n'avait jamais été pour eux que la bru, que l'étrangère imposée à leur foyer par leur gas fou d'amour. Qu'elle travaillât comme une bête de somme sur cette petite ferme de colon, Amélie n'y trouvait rien à dire. Ceux qui vivent de la terre et de la forêt sont accoutumés à un travail sans repos qui les fait vieux avant le temps.

Que son teint se hâtât et que ses mains fussent calleuses, que sa taille se voutât, qu'importait à Amélie, si son homme n'était plus là pour lui demander d'être belle! Et puis, ces filles de colons ont-elles le temps, vraiment, de songer aux parures? Le dur travail quotidien de la terre les prend en entier. Amélie souffrait tout cela en brave femme. Ce qu'elle avait sur le cœur, ce qui alourdissait sa peine de jeune veuve, c'était ce ton insultant des vieux, quand ils s'adressaient à elle, quand ils lui lançaient leurs regards haineux qui l'effrayaient presque.

* * * *

Amélie Trudeau qui était orpheline avait été élevée par un oncle dans une paroisse d'un comté du nord du "pays de Québec". Elle avait passé sa jeunesse sur une ferme, et elle aimait la terre et les bêtes à la folie. Devenue femme, elle fut prise du besoin d'aimer. Elle avait connu Joseph Dufour qui était venu, une année, visiter des parents dans le rang de la paroisse où se trouvait la terre de son oncle. Ils s'étaient aimés et en étaient venus au mariage. L'oncle était pauvre et ne pouvait rien donner à la jeune fille, pas même son modeste trousseau, pas même la vache à lait obligatoire ou l'ameublement de chambre à coucher de rigueur dans les contrats de mariage entre fils et filles d'habitants sans biens.

Et les vieux Dufour s'étaient révoltés. Joseph avait voulu, exigé, et il leur avait fallu plier. Devant ce garçon qu'ils chérissaient, ils n'osèrent rien dire de mal contre la bru, mais avec quelle férocité ils la détestaient, elle qui n'avait rien, pas même une couchette de bois, rien que sa jeunesse, presque insultante pour eux, et un doux visage.

Elle se mit à travailler ferme sur la terre presque à moitié encore en bois debout, la brave petite femme. Il fallut toute l'énergie et l'attention de son mari pour l'empêcher de se tuer à la besogne. Il devait, des fois même, durement l'arracher à la peine.

Un soir, après quelques jours d'un repos forcé, Amélie donna naissance à un fils et les vieux connurent cette joie des aïeux de presser dans leurs bras l'enfant de leur enfant. Ils l'adorèrent. De ce jour, la jeune mère leur devint indifférente et leur rancune sembla tomber. Amélie fut heureuse. Mais la fatalité vint vite mettre fin à ce bonheur. Joseph mourut, Amélie, au milieu de son chagrin, se mit à travailler davantage comme pour s'étourdir. Elle chercha dans le travail, comme on cherche l'ivresse dans les grandes douleurs. Puis, de retour du champ, des étables, de la grange, elle s'occupait de son fils. Elle fournissait à elle seule le travail de deux hommes. Mais elle

ne put, hélas! contenter les vieux qui la rendaient, dans leur haine, responsable de la perte de leur garçon. Ils accueillirent son travail de paroles injurieuses. Elle en était rendue, l'hiver au commencement duquel mourut son mari, jusqu'à charroyer le bois de chauffage de la forêt à la maison. Quand la malheureuse, le soir, faisait mine d'être fatiguée, le vieux disait :

— "T'as qu'à travailler et t'taire; t'es rien de rien, icite, tu sais; ferme-toi."

Et Amélie souffrait en silence. A qui se plaindre, d'ailleurs? Il n'y avait que son fils et il était si petit. On la laissait manquer de tout; elle était à peine nourrie et à peine vêtue. Planait sur elle la férocité paysanne déchaînée et sans frein. Et la vieille lui hurlait quelquefois : "T'es rien de rien, icite; t'as pas seulement à toi e'que t'as su l'dos."

* * * *

Vint le soir de la messe de minuit. La terre du père Dufour était située aux confins de la forêt, loin de l'église du village de X... Les vieux, las du travail du jour, ne voulurent pas atteler Fane, la vieille jument, lasse aussi de plusieurs voyages de bois faits dans la journée, pour descendre à la messe de la Nativité; ils iraient à celle du jour, le lendemain matin.

Amélie Trudeau, ce soir-là, s'alanguissait dans un désir de consolation religieuse et désirait ardemment aller confier à l'Enfant-Dieu naissant les peines de son cœur gonflé. Elle osa exprimer le désir d'aller à la messe d'eminuit. Les vieux refusèrent. Elle insista, et le vieux Dufour, dans sa colère, en vint à la frapper. Alors, Amélie Trudeau se révolta; elle en avait assez sur le cœur à la fin et elle cria :

— "J'en ai assez; j'm'en vas! Oui, j'm'en vas d'icite."

Le vieux, fou de rage, ouvrit la porte de la cuisine et dit :

— "Oui, va't'en!... T'es rien de rien, icitte va't'en vite... T'as rien sur c'te terre-là; c'ta moué, tout çà... T'es rien de rien, icitte..."

Et la vieille répéta :

— "T'as pas même à toué, e'qu't'as su l'dos, tu peux t'en aller, vas!... quêteuse!..."

Mais alors Amélie ne faisant aucun cas de la porte ouverte, pénétra dans la pièce d'à côté de la cuisine où dans un ber en bois blanc, dormait son enfant, le fils de son cher homme. Doucement, elle le prit et l'enveloppa d'une couverture de laine, sortit de la chambre et se dirigea vers la porte que le vieillard tenait toujours grande ouverte.

Le vieux et la vieille devinrent blêmes.

— "Où qu'tu vas, comme çà, avec l'p'tit?" demanda le vieux.

— "C'est à moi et je l'emmène; j'm'en vas travailler ailleurs pour gagner sa vie et la mienne. Partout ailleurs, ce s'ra moins dur qu'icite..."

Les vieux demeurèrent, devant les regards farouches qu'elle leur lança, tremblants, opprimés.

— "Tu passeras pas", cria le vieux, comme dans un spasme. Et il se jeta en travers de la porte qu'il ferma.

— "J'passerai!" cria la jeune mère, tenant nerveu-

sement entre ses bras son enfant; "j'passerai; gardez-la vot' terre, gardez-les vos bêtes! Moi, j'ai mon petit, qui est à moi, et j'le garde."

Amélie Trudeau, le cœur rempli de trop d'amertume, ne sentit plus que le besoin éperdu de s'en aller loin de son martyre et de se venger de la haine acharnée de ces vieilles gens. Malgré son petit toujours dans ses bras, elle se jeta sur le vieux qu'elle bouscula, ouvrit la porte, sortit et s'enfuit...

* * * *

Et ce fut sur le perron de l'église du village qu'on la trouva. Quelques-uns la connaissaient et savaient ses souffrances; ils en eurent pitié. Ils le dirent aux autres qui compatirent à leur tour. Amélie Trudeau assista à la messe de minuit, tenant toujours étroitement serré contre elle son fils. Puis, après la messe, un cultivateur à l'aise du village, l'amena chez lui. Elle lui apprit l'existence de son oncle du nord où, quelques jours plus tard, il la conduisit. L'oncle, apprenant son malheur, la recueillit avec son fils dans un transport de commisération.

Aujourd'hui, le fils d'Amélie Trudeau est élève du petit Séminaire de C... Il se prépare à la prêtrise.

Mise au point

Dans notre article de tête de novembre, intitulé "L'Avenir est aux Jeunes", nous avons signalé et loué, en trois lignes, les activités des Jeunes-Canada. C'était alors au commencement de novembre. Quelques jours plus tard — exactement le 13 (ce nombre sera donc toujours fatidique) les Jeunes-Canada, ou plutôt un ou deux d'entre eux — dans une assemblée tenue à la salle Gésu, de Montréal, sortaient de leur réserve ordinaire pour attaquer nommément certains hommes politiques et hauts fonctionnaires de l'administration provinciale. Nous regrettons de ne pouvoir les approuver sur le terrain des personnalités et de la politique de parti. Le "Terroir" n'a jamais fait oeuvre de partisan et il se tient à l'écart des controverses politiques. Ses rédacteurs ont le respect de l'autorité constituée et ils n'entendent aucunement s'ériger en juges dans les conflits d'opinions qui ont cours entre adversaires politiques.

G.-E. MARQUIS.

(Suite de la page 10)

— 4 —

Il veut nos coeurs, il les attend,
il veut en faire la conquête;
Il veut nos coeurs, il les attend:
Qu'ils soient à lui dès ce moment.

— 5 —

Partez, ô rois de l'Orient!
Venez vous unir à nos fêtes;
Partez, ô rois de l'Orient!
Venez adorer cet Enfant.

Québec d'abord. — Pourquoi pas acheter votre Café chez nous.

RODOLPHE PLAMONDON

UN GRAND NOM QUI ILLUSTRE L'ÉLÉMENT CANADIEN-FRANÇAIS

La Société des Arts, Sciences et Lettres avait le privilège d'accueillir, le 25 novembre dernier, un étudiant en médecine de l'Université de Montréal, monsieur Henry Racicot, qui avait bien voulu accepter l'invitation de la Société à venir nous parler à Québec du grand ténor lyrique, de réputation tant européenne que canadienne, Rodolphe Plamondon.

Cette conférence, fort goûtée des auditeurs venus pour entendre la première de la série des causeries données, cette année, sous la présidence de M. Jos.-S. Blais, fut suivie d'un récital de chant au poste CHRC, au Capitol, complaisamment mis à la disposition de la Société des Arts, Sciences et Lettres par M. Thivierge, le populaire et toujours obligeant directeur de ce poste radiophonique.

M. Henry Racicot fit goûter aux invités le charme musical et le sel bien gaulois de quelques chansons du moyen-âge. Plusieurs membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres se firent également entendre. Citons, entre autres, M. Horace Philippon, M. J.-M. Lachance, M. Léopold Christin, M. Auguste Galibois, qui, à l'improviste, chantèrent ou déclamèrent des pièces de fort bon goût. M. Léo Roy, invité à jouer une de ses compositions, pria l'accompagnateur, M. Maurice Rousseau, de le faire à sa place. M. Rousseau exécuta, avec le brio qu'on lui connaît, "Danse canadienne", et se fit applaudir comme pianiste autant que comme accompagnateur discret et plein de ressources.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant, ci-après, une lettre de M. René Delaunay, directeur du Conservatoire national de Musique de Metz, qui connut intimement Rodolphe Plamondon :

RODOLPHE PLAMONDON

de l'Opéra des Concerts Colonne et Lamoureux,

DES CONCERTS

du Conservatoire de Paris, de la Schola Cantorum

Quelques notes sur l'un des plus grands chanteurs de l'époque contemporaine,

par

M. RENE DELAUNAY,

Directeur du Conservatoire National de Musique de Metz

Il me vient, par un artiste récemment arrivé d'une tournée américaine, que le grand ténor Rodolphe Plamondon ne jouissait pas, dans sa ville natale, de toute la respectueuse considération artistique à laquelle son grand talent lui donne droit. Est-ce possible? Eh! oui, cela peut être possible. Sans aller jusqu'à dire avec le proverbe que "nul n'est prophète en son pays" (car enfin les proverbes se trompent quelquefois), je dirai qu'un artiste, précisément parce qu'il est dans son pays, est moins bien placé qu'un étranger pour faire son talent et ses capacités. L'étranger peut, sans aucun risque, battre tambour et grosse caisse, il ne s'arrête pas, il pas-

se... et on l'oublie. Mais celui qui se fixe à demeure dans son propre pays ne peut pas lui-même faire son éloge ou vanter sa valeur. Il serait aussitôt suspecté et même discrédité. Ce qu'il ne peut faire lui-même, un autre peut le faire pour lui. Et c'est pourquoi aujourd'hui je tiens à rendre à mon vieil ami de plus de trente ans l'hommage d'admiration qu'il mérite. S'il était vrai que son très grand talent n'eût pas eu dans sa ville natale les possibilités de se manifester et de se faire apprécier comme il sonvient, je voudrais au moins que les lignes qui suivent attirent sur lui l'attention de ses compatriotes. Mais qu'on ne me taxe pas d'avance de complaisance amicale. Nous sommes liés l'un à l'autre par une vieille et indéfectible amitié, c'est vrai; mais, avec un artiste tel que lui, point n'est besoin de surcharges, ni d'enjolivements. LES FAITS SONT LA, qui parlent d'eux-mêmes avec assez d'éloquence pour convaincre, et ce sont des faits que je viens narrer ici en examinant successivement, dans Rodolphe Plamondon, l'artiste, le professeur, l'homme.

L'INTERPRETE, LE TECHNICIEN

Aux environs de 1899, nouvellement arrivé de ma province Tourangelle dans la capitale où je venais d'être admis au Conservatoire, il me fallut, comme beaucoup d'autres, m'assurer par le travail la subsistance matérielle. Je n'avais point de fortune, et la nourriture toute spirituelle des harmonies, même les plus délicates, voire les plus substantielles, ne suffisait pas aux exigences bi-journalières de l'estomac.

Je trouvai bientôt un vague emploi d'artiste dans l'orchestre du théâtre Sarah Bernardt. Cet orchestre exécutait de la musique de science et accompagnait les chœurs des ROMANESQUES d'Edmond Rostand. Son rôle était assez réduit. A part les entr'actes symphoniques et quelques rares morceaux au cours des actes, musiciens et chanteurs avaient peu à faire. Pendant les longues interruptions, ils quittaient le plateau et se réfugiaient, les uns au Petit Café du Boulevard, les autres, et j'étais de ceux-là, au foyer. Ah! ce foyer!... Il n'y avait que quelques rares sièges vite accaparés par les premiers arrivés; les retardataires n'avaient que la ressource de s'asseoir par terre. Heureusement, j'avais toujours un livre avec moi, et, soit assis, soit allongé sur le plancher, je lisais.

Je remarquai bientôt un grand jeune homme blond, un choriste, qui, comme moi, occupait le temps d'attente à la lecture. Son abord aimable, sa tenue simple, modeste, son goût évident pour la lecture et son indifférence pour les propos de coulisse, le rendaient particulièrement sympathique. Nous ne tardâmes pas à nous aborder réciproquement et à échanger quelques impressions. Ce premier contact (un dimanche en matinée, j'en ai le souvenir très net) fut le point de départ d'une amitié qui ne s'est jamais ralentie par la suite des années. Le jeune choriste — il avait alors 23 ans — qui sympathisa, ce jour-là, avec le jeune musicien — de 19 ans — que j'étais alors devait illustrer, quelques années plus tard,

Nos Cafés sont vendus garantis entière satisfaction.

la musique française et plus particulièrement le chant français : c'était Rodolphe Plamondon.

Ah ! qu'il m'est doux de remonter ainsi trente-trois ans en arrière et d'évoquer ces jours heureux où notre amour commun de l'idéal dans l'art et par l'art nous faisait supporter, presque joyeusement, les difficultés de l'existence journalière. Et quelle joie délicieuse je ressentie lorsque, pour la première fois, j'entendis la voix si joliment timbrée du jeune ténor ! Quelle surprise lorsque je constatai qu'il déchiffrait sans hésitation une mélodie que je venais d'écrire, intitulée CANZONETTA, péché de jeunesse, oublié depuis. Un chanteur bon musicien ! C'était, à cette époque, un fait assez rare . . .

Et, depuis ce jour, nous ne nous sommes plus quittés. C'est ensemble que nous avons conçu bien des projets. C'est pour sa voix que je composais mes mélodies, dont plusieurs lui sont dédiées. C'est avec lui que j'ai partagé souvent les joies des jours heureux ou les inquiétudes des heures sombres . . . car il fallait vivre d'abord.

Personne n'ignore que, pour réussir, il ne suffit pas de faire valoir son talent, mais aussi et surtout avoir le talent de se faire valoir. Or Plamondon n'était pas ce qu'on appelle un arriviste. D'une nature loyale, intègre, il ne connaissait pas les arguments de la vile flatterie. Il croyait — ô candeur ! — que le talent s'impose de lui-même et qu'il suffit de le révéler. Peut-être, mais encore faut-il trouver l'occasion de l'affirmer. Plamondon l'attendit quelques années, pendant lesquelles il prodigua le timbre d'or de sa voix aux fidèles des églises Notre-Dame des Batignolles et St-Roch, où il avait trouvé un petit emploi de ténor dans la maîtrise. Cette petite fonction et quelques concerts par ci, par là lui assureraient les besoins de chaque jour, mais ce n'était pas encore le grand succès, la gloire.

Or, un jour, l'occasion de se révéler se présenta inopinément, et voici comment. E. Colonne, l'éminent chef d'orchestre, devait diriger au théâtre Romain d'Orange une représentation des Troyens. Plamondon avait pu se faire engager comme choriste et petit rôle. Le jour de la représentation, le ténor, un artiste de l'Opéra dont je n'ai plus souvenir du nom, tomba subitement malade. On chercha une bonne volonté pour le remplacer. Plamondon accepta, et, au pied-levé (n'oublions pas qu'il était très bon lecteur), il chanta avec la célèbre Félicie Litvinne le beau duo des Troyens. Ce fut une révélation sensationnelle. Public et critique firent au jeune artiste, dont le nom jusqu'alors était inconnu, un succès délirant. Ce nom, le lendemain, remplissait toute la presse musicale. On ne parlait plus que d'un jeune ténor qui s'était révélé si magnifiquement dans cette circonstance.

Huit jours après, Colonne, fier d'avoir découvert un "rara avis", inscrivait encore dans le programme de ses concerts parisiens le duo des Troyens avec Plamondon et Litvinne. Ce fut l'occasion d'un nouveau et triomphal succès pour Rodolphe Plamondon, qui, du jour au lendemain, devenait célèbre. La gloire lui avait souri et l'introduisait aimablement dans son royaume, où tant aspirent à rentrer sans jamais y parvenir. Plamondon n'avait jamais rien fait pour en forcer les portes. Un hasard les fit s'ouvrir pour lui.

Mais, une fois admis dans le courant, il faut que l'artiste justifie sans faiblir la faveur qu'il a obtenue. Il arrive à Déesse Gloria de se tromper. Elle accueille quelquefois avec trop de bienveillance les aspirants qui l'ont longtemps sollicitée, ou bien encore, trompée par

une illusion passagère, elle accorde crédit à qui n'offre point de garanties sérieuses. Vient-elle à reconnaître sa méprise ? Alors, le favori d'un jour est impitoyablement chassé du royaume et doit traîner derrière lui le poids désobligeant de sa déchéance. Pour rester l'élu constant de la Gloire, il faut à tout moment justifier la faveur de sa consécration.

Rodolphe Plamondon n'avait, sur ce point, plus rien à craindre. Sa richesse artistique était assez grande pour qu'il ne coure point le risque de se trouver, à quelque moment, à court de revenus. Il possédait une voix admirable et rare, il était excellent musicien, jouait très convenablement du violoncelle, il avait une culture générale étendue, il parlait et pouvait chanter dans cinq langues : en français, en italien, en anglais, en espagnol et en allemand. En outre, sa belle prestance, sa physionomie où s'épanouissait un perpétuel sourire, la simplicité de ses manières, lui gagnaient d'emblée les sympathies du public et de tous ceux qui l'approchaient.

On comprend sans peine que la gloire ne pouvait se détourner d'un tel favori. Aussi, depuis le jour où il révéla son beau talent, il ne fit qu'accumuler succès sur succès. La province, après Paris, voulut l'entendre, et ce fut après le tour à l'étranger. Berlin, Vienne, Leipzig, Budapest, Amsterdam, Bruxelles, Londres, Madrid, Lisbonne, Milan, et d'autres villes encore se disputèrent, pour leurs concerts, l'engagement de Rodolphe Plamondon. Partout il recueillit les mêmes formidables succès.

C'est au concert, plus qu'au théâtre, que Plamondon pouvait faire valoir ses qualités artistiques. Son caractère franc et décidé s'accommodait assez mal de toutes les intrigues de coulisse, de tous les compromis moraux et artistiques qu'exige la vie théâtrale. Il avait un trop bon goût musical pour se prêter avec complaisance aux procédés de mauvais aloi, aux effets de voix glorieux, aux interminables points d'orgue sur la fin des phrases et qui décrochent infailliblement les applaudissements. *Il ne voulut jamais sacrifier l'oeuvre qu'il chantait pour un succès personnel.* Mais une telle conscience artistique ne facilite point la réussite de l'artiste au théâtre. Cependant, il fut engagé au théâtre national de l'Opéra, et là, il eut l'occasion, à plusieurs reprises, de démontrer qu'au théâtre on pouvait rester un pur dans l'art, tout en forçant le succès.

Sa voix si particulière et si exceptionnelle l'avait désigné pour tenir le rôle d'Hyppolite, dans l'Hyppolite et Aricie de notre grand Rameau, que l'Académie nationale de Musique a repris en 1908. Ceux qui sont familiers avec la musique si essentiellement française de Rameau savent que, pour la bien chanter, il faut une voix souple, aisée, articulant avec précision le débit syllabique des récits et celui des arias où se rencontre souvent aussi des traits vocalisés formant image sonore sur les mots "âme", "voler", "flamme", "flèche", "lancer", etc. . . Bref, Rameau avait écrit ces rôles pour une voix de haute-contre, comme on disait alors. D'autre part, le diapason du début du 18^{ième} siècle est d'environ un ton au-dessous de notre diapason actuel vibrant à 870 vibrations doubles secondes. Il en résulte que ce qui était aisément accessible aux ténors du 18^{ième} siècle devient plus difficile à ceux de notre temps, en raison même de cette élévation du diapason qui transpose automatiquement d'un ton environ plus haut toutes les oeuvres de Lulli, Rameau et leurs contemporains. L'inconvénient est moindre pour les voix de femmes ; mais pour les voix d'hommes, il est d'importance. Eh ! bien, Plamondon, avec sa voix si particulière et si aisée

dans l'aigu, put triompher sans effort de toutes ces difficultés. Il remporta, dans le rôle d'Hypolite, un véritable triomphe, et il fut le seul ténor capable de tenir ce rôle. L'oeuvre, d'ailleurs, n'a pas été reprise depuis qu'il a quitté l'Opéra.

Mais, dira-t-on, qu'étaient donc ces qualités si particulières de la voix de Plamondon? Il m'est très aisé de répondre, ayant suivi mon ami, au jour le jour, dans ses études et ses progrès.

Tout d'abord, il possédait — don de la nature — une voix d'un timbre très chaud, voix lumineuse et transparente, voix de "clair de lune", comme l'avait défini, dans une jolie métaphore, un ami commun. Elle avait à la fois la vibration pure du cristal et la couleur scintillante de l'or brillant. Cette matière brute de la voix, si l'on peut dire ainsi, ne prenait toutefois sa valeur que par la manière dont l'artiste l'utilisait. En fin observateur, il avait remarqué que, entre la voix parlée sur des sons indéterminés et la voix chantée qui s'établit sur la constance d'une fréquence régulière d'émission, il n'y avait qu'un pas à franchir. Au lieu de se soumettre docilement aux principes empiriques trop fréquents, hélas! de chant, il étudia dans ce sens et ne tarda pas à acquérir la conviction profonde que la respiration était dans l'art vocal, l'agent le plus important. Il entraînait donc ses facultés respiratoires comme on entraîne ses muscles par la gymnastique et l'escrime. Il s'efforçait d'obtenir des soufflets que sont les poumons un débit abondant et régulier. Il savait régler la soupape de l'échappement, après avoir, par une inspiration profonde, emménagé une lourde provision d'air, et cela lui permettait de faire des *legatos* d'émission d'une étendue considérable. Je me souviens qu'un jour, voulant faire l'expérience de la durée de son expiration, il mit, pour débiter le son inclus dans sa poitrine, une minute et vingt secondes. Cela prouve évidemment une faculté d'absorption et un réglage de débit tout à fait exceptionnel. Et c'est parce qu'il était absolument maître de son débit respiratoire qu'il put acquérir cette aisance, cette souplesse dans le grave comme dans l'aigu, sans qu'à aucun moment on ne sente l'effort. Quand il gravissait les sons aigus de sa voix, c'était avec une facilité étonnante; à aucun moment, on n'avait, en l'écoutant, cette appréhension que l'on éprouve quelquefois en écoutant des artistes qui, inquiets eux-mêmes de ce qu'ils vont produire, se concentrent dans un effort quasi surhumain pour chanter. L'égalité d'émission entraînait aussi l'égalité du timbre, et lui permettait de chanter avec autant de facilité la vocalise que le style soutenu. Sans aucune transition, il pouvait passer de l'air du Barbier ou de celui de la Dame Blanche, au récit du Graal ou au chant de Walther des "Maîtres Chanteurs". Peut-être sa voix n'avait-elle pas l'ampleur du fort ténor classique de réputation au grand Opéra, mais, au volume près, le chant des airs des grands opéras ne lui était pas impossible précisément en raison de sa méthode toute personnelle de la respiration et de l'émission. A ces qualités techniques s'ajoutait une très vive intelligence de l'interprétation. Esprit cultivé, curieux de savoir et d'apprendre, lisant beaucoup, visitant les musées dans ces villes où il passait, Rodolphe Plamondon était en possession de tous les moyens indispensables pour assurer une traduction fidèle des grandes oeuvres. Ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre chanter les *lieder* de Schumann et de Schubert, ou de Hugo Wolfe, les mélodies de nos Fauré, Duparc, Debussy ou Saint-Saëns, ou encore les passions de Bach, ne peuvent oublier quel charme émouvant il savait donner aux pensées sonores

de tous ces maîtres. Et en ce qui me touche personnellement, j'ai toujours, j'aurai toujours dans l'oreille et surtout dans le coeur l'admirable interprétation qu'il donnait de mon cycle de *médolies*, "l'Enfant", écrit pour lui, pour sa voix, et qui lui est dédié.

LE PROFESSEUR

J'ai parlé du technicien et de l'interprète. Parlons maintenant du professeur. Cet aspect de l'artiste n'est pas moins intéressant que l'autre.

Parce qu'il a, sur la technique de la voix, des idées bien précises, ordonnées, appuyées sur les faits et l'expérience, parce qu'il a de l'art musical une intelligence complète, Rodolphe Plamondon est le meilleur des professeurs. Mieux que par des théories abstraites, des références physiologiques ou des thèses de laryngologiste, il *prêche d'exemple*. Il sait démontrer à ses disciples les moyens qu'il utilise lui-même pour obtenir la pureté de l'émission, l'égalité et l'ampleur du débit, la coloration du timbre de la voix, convaincu, comme je le disais plus haut, — je m'excuse de me répéter, mais il le faut — que la transition entre la voix parlée et la voix chantée ne se fait que par la stabilisation de l'émission sur un son déterminé, il amène insensiblement l'élève de la parole au chant après avoir alimenté le moteur vocal, si l'on peut dire, par une abondante provision d'air. Inspiration et expiration méthodiques sont à la base de son enseignement. Avec cette méthode qui ne met en action que l'appareil vocal et qui ne demande aucune espèce de surtension à l'appareil nerveux du larynx, les irritations, les inflammations de la gorge ne sont point à redouter, et l'élève, sans danger, entraîne chaque jour sa voix comme un sportif entraîne quotidiennement ses muscles.

On ne dira jamais assez combien il faut être prudent dans l'enseignement du chant. Un mauvais professeur de violon ou de piano peut laisser prendre une mauvaise tenue de la main ou des doigts au débutant; ce sera nuisible aux regards de la technique, mais point pour la santé. Dans le chant, il en va tout autrement. Un professeur incompetent ou maladroit qui exigerait de l'appareil vocal de l'élève un rendement disproportionné à sa constitution et à sa ressource, qui ne ferait pas fonctionner cet instrument extrêmement sensible avec les précautions indispensables, ne tarderait pas à provoquer l'*atrophie* de la voix, voire même *sa mise hors d'usage*, sans compter les conséquences néfastes que cela peut avoir pour l'appareil respiratoire.

Plamondon sait tout cela. Lui-même, quand il arriva à Paris, tout au début de sa carrière, avait eu la malchance de rencontrer au Conservatoire de Paris un professeur maladroit. Aussi, voyant le danger, il s'emprespa de quitter ce mauvais pédagogue et il fit bien. Jean de Reské et Eugel, qui eux n'étaient point professeurs au Conservatoire, lui donnèrent par ailleurs d'excellents avis. Mais c'est surtout par le travail opiniâtre et par un sens méthodique de l'observation qu'il arriva à la conception totale de sa méthode vocale. Il sait comment une voix jeune encore et inexpérimentée doit être maniée pour arriver sans fatigue à un rendement excellent. Il sait comment soigner une voix qui, par un service anormal, a pu quelque peu s'atrophier. C'est à cette méthode rationnelle d'entraînement journalier qu'il doit des résultats parfois surprenants dans son enseignement. Plamondon fut, quand il était à Paris, un des professeurs les plus recherchés de la capitale, et bon nombre de nos chanteurs actuels lui doivent le meilleur

leur de leur formation. Assurément, il ne pouvait pas donner une jolie voix à qui la nature l'avait refusée. Du moins arrivait-il à l'améliorer, à la rendre possible, supportable, sinon belle; et, pour peu que ce chanteur ou cette chanteuse pussent compenser le déficit de qualité intrinsèque de la voix par une émission correcte, une articulation précise et, au-dessus de tout, une intelligence de l'interprétation des textes, il, ou elle, arrivait à devenir un véritable artiste, car il ne suffit pas de chanter avec la voix, il faut que cette voix frémissse de tous les réflexes de la sensibilité et qu'elle vienne plus encore de l'âme... que du larynx.

L'HOMME

Voilà exposés en toute franchise les deux aspects de l'artiste et du professeur remarquable qu'était Rodolphe Plamondon. Et l'homme? Ah! l'homme! Il avait un coeur de même métal que sa voix — si je puis risquer cette comparaison — c'est-à-dire un coeur d'or! Il avait connu des heures difficiles dans sa jeunesse; aussi savait-il combien une bonne parole, un encouragement font du bien à l'âme chez celui qui espère, attend, et ne réussit pas immédiatement à se faire connaître. C'est, précisément, parce qu'il connaissait toutes ces angoisses de la jeunesse qu'il avait à coeur de les apaiser chez les jeunes qui venaient le consulter. Il les accueillait affectueusement et les instruisait parfois gracieusement aussi! Je me souviens lui avoir amené, un jour, un jeune ouvrier maçon méridional (élève du Conservatoire de Nîmes où j'étais professeur d'harmonie avant la Grande Guerre) qui n'avait pas été reçu au Conservatoire de Paris et qui se trouvait dans la capitale, seul et à bout de ressources. Plamondon l'accueillit amicalement, l'hébergea même, lui donna des leçons de chant et, sept ou huit mois après, le fit admettre à l'Opéra. Ce jeune homme avait une voix de basse exceptionnelle. Son maître, par le travail, lui avait fait acquérir une étendue considérable — il pouvait descendre jusqu'à l'ut grave du violoncelle — et une ampleur surprenante. Martin, c'était son nom, serait de nos jours certainement un des premiers emplois de l'Opéra de Paris si l'horrible guerre de 1914-18 n'en avait fait une de ses premières victimes.

J'ai tenu à rappeler ce fait, *entre beaucoup d'autres que je pourrais encore citer*, pour affirmer que Rodolphe Plamondon n'était pas qu'un grand artiste et un grand professeur, mais aussi un très grand coeur.

CONCLUSION

Mais, en me relisant, je m'aperçois que j'ai souvent écrit au passé. Rodolphe Plamondon était... pouvait... savait... etc. Pourquoi donc ce passé perpétuel, m'objectera-t-on? Plamondon est toujours dans le présent, et le futur reste assez étendu devant lui. — Je le sais, je connais son âge proche du mien, puisqu'il n'est mon aîné que de quatre ans seulement. Pendant près de trente années, nous ne nous sommes point séparés, nous nous voyions tous les jours durant les années d'étude parisienne, puis aussi fréquemment que possible, quand, après mes études, je fus nommé, en 1906, professeur au Conservatoire de Nîmes, puis ici même, à Metz, où, depuis l'armistice, je dirige le Conservatoire national. Depuis quelques années, Rodolphe Plamondon a placé l'Atlantique au milieu de notre vieille amitié. Et l'Atlantique ne se franchit pas aussi facilement que la distance de 350 kil. de Paris à Metz! S'il est vrai que

“partir, c'est mourir un peu”, il ne faut chercher que dans ce départ pour l'autre continent, qui vient ouvrir une parenthèse forcée dans nos rapports fréquents, la seule excuse de mon emploi du passé.

Mais, j'en suis convaincu, le présent canadien de Rodolphe Plamondon ne doit pas être moins brillant que son récent passé en France. Même si les années devaient avoir prise sur sa constitution physique, elles seraient sans effet sur sa voix et sur sa méthode vocale, parce qu'il *sait* chanter. Et je ne serais pas surpris qu'avec ses moyens vocaux il puisse faire plus tard, dans un âge avancé, ce que fait encore le célèbre baryton Fugère (lui aussi *sait* chanter), qui à l'âge de 82 ans, et enregistre sur disque la mélodie de C. Levade “Les vieillards de chez nous”, disque qui restera un splendide modèle de déclamation vocale.

Et, puisque j'en arrive à parler de disques, combien les Français seraient heureux de retrouver dans une pastille de cire l'or scintillant de la voix de Plamondon. Combien ils seraient heureux de revivre, par ce moyen, les instants de pure et idéale émotion artistique qu'il leur procurait lorsqu'il y a une dizaine d'années nous l'écoutions dans nos concerts.

Puisse ma suggestion être retenue par l'une ou l'autre des grandes firmes d'enregistrement phonographique! Avec quelle joie je retrouverais, personnellement, la voix qui tinte toujours à mon oreille, de mon cher ami Plamondon.

Ce dernier, hanté sans doute par ses souvenirs d'enfance, a quitté notre continent pour rejoindre sa terre natale. Nous n'aurons pas, Français du continent, l'indécatesse de reprocher à nos frères canadiens leur droit de reprise sur ce bel artiste qui fait doublement honneur à son Canada et à sa France maternelle. Mais tous ses amis et tous ses admirateurs d'ici ne peuvent que déplorer son départ. Ils sont heureux qu'à leur tour, leurs frères canadiens puissent jouir du talent de Rodolphe Plamondon, mais ils regrettent l'absence du noble et généreux artiste qui leur procura tant de joies élevées. Ils ne l'oublient pas, car, s'il a été suppléé dans ses concerts et à l'Opéra, il n'a pas encore été remplacé.

René DELAUNAY,

Directeur du Conservatoire national de
Musique de Metz.

EPIGRAPHES

“Le patriotisme bien compris doit s'intéresser tout d'abord aux oeuvres du terroir.

“C'est par ses artistes que se révèlent la physionomie d'un pays, le caractère d'un peuple; l'empreinte laissée dans leurs oeuvres est durable; elle reste, à travers les siècles, la source de gloire à laquelle viendra puiser chaque génération.

“Afin d'encourager cette mission, de préparer les voies de l'avenir, nos foyers devraient s'honorer de posséder chacun une oeuvre d'artiste canadien”.

CHARLES MAILLARD,

Directeur général des Beaux-Arts.

Nos Cafés sont vendus garantis entière satisfaction.



Biographies



Nous sommes heureux de commencer aujourd'hui, avec ce numéro spécial de Noël, une série de biographies de nos principaux hommes occupant, dans les différents degrés de l'échelle sociale, des positions en vue et dont la vie, les exemples et les oeuvres font honneur non seulement à la famille à laquelle ils appartiennent, mais surtout à la province française dont ils constituent le plus riche actif, comme aussi les fondements les plus solides sur lesquels s'édifient nos destinées.

Le "Terroir", organe officiel de la Société des Arts, Sciences et Lettres, pénètre aujourd'hui dans les meilleurs foyers de notre population, de même que dans la plupart de nos grandes institutions d'enseignement, bibliothèques, cercles d'étude, clubs sociaux, etc. Il est donc devenu non seulement propre à la propagation des idées qui nous sont chères et que nous préconisons depuis quinze ans dans ses colonnes — à savoir : travailler à l'avancement des Canadiens français dans tous les domaines moraux, intellectuels et économiques, et encourager de préférence nos compatriotes, toutes choses égales d'ailleurs quand il y a lutte pour atteindre un objectif convoité au sein de l'agglomération des éléments hétéroclites de la population canadienne, — mais il constitue, le "Terroir", un médium de premier ordre pour mettre en vedette nos institutions industrielles, financières, commerciales et les produits que celles-ci mettent sur le marché, et qui ont à lutter contre une concurrence très active chez nos compétiteurs qui savent, eux, tenir et se tenir : "What we have we hold" illustre bien leur mentalité.

Nous ne les blâmons pas; nous ne les jalousons pas non plus, mais nous demandons tout simplement justice égale, et, de la part de nos compatriotes, un peu plus de cohésion, non seulement en politique, mais dans tous les domaines où nous pourrions, par le groupement, l'association, l'union, montrer un front uni, afin d'assurer le succès de plus d'une cause rédemptrice et que, trop souvent, nous compromettons par notre esprit individualiste et notre manque de patriotisme agissant.

L'HONORABLE L. A. TASCHEREAU, C. R.



L'Hon. L.-A. Taschereau

L'hon. M. Taschereau naquit à Québec, le 5 mars 1867, fils de l'hon. Jean-Thomas Taschereau, juge de la Cour Suprême, et de Joséphine Caron, fille de l'honorable R.-E. Caron, ancien lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, et de Joséphine DeBlois. Il fit ses études classiques au Séminaire de Québec et étudia le droit à l'Université Laval. Admis au Barreau de Québec en 1889, il en devint syndic en 1908 et bâtonnier en 1911.

La carrière politique de l'honorable M. Taschereau débuta en 1900, alors qu'il fut élu député du comté de Montmorency à la Législature de Québec,

siège qu'il occupe encore. Il ne connut que des succès, puisqu'à sept ans à peine après son entrée au Parlement il devint ministre des Travaux Publics, poste qu'il occupa jusqu'en 1919, alors qu'il fut promu procureur général de la Province.

C'est en 1920 que lui fut confiée la tâche importante de diriger les destinées de sa province à titre de Premier Ministre, fonction qu'il remplit avec tant de tact et de zèle depuis lors, simultanément avec la direction du Ministère des Affaires Municipales, en 1924.

L'honorable M. Taschereau a épousé, le 26 mai, 1891, Mademoiselle Adine Dionne, fille de l'honorable Elisée Dionne, conseiller législatif, et de Clara Tétu, dont il eut trois fils et deux filles : M. Paul Taschereau, avocat, M. Robert Taschereau, C. R., M. P. P.; M. Charles Taschereau, ingénieur; Madame Cortland Fages (Gabrielle); Madame Louis Gélinas (Juliette).

Travailleur infatigable, doué des plus belles qualités

intellectuelles et morales, le Premier Ministre de la seule Province française de la Confédération, a su, par son énergie, son travail et sa sage direction, placer Québec au premier rang dans la Confédération. Il a battu la marche en maintes circonstances.

En effet, n'avons-nous pas vu, assez souvent, certaines provinces (voire même d'autres pays) adopter les meilleures lois de notre gouvernement provincial et les exploiter à leur profit?

Conscient de ses devoirs envers toutes les classes de la société, il a prévu, dans sa législation, les besoins de chacune.

On ne peut que reconnaître, en M. Taschereau, devant l'évidence des bons effets de son administration, le législateur émérite, l'administrateur habile, le politique consciencieux et le patriote modèle, dont la renommée a depuis longtemps franchi les frontières de notre pays.

SON EMINENCE LE CARDINAL VILLENEUVE



S. E. le Cardinal Villeneuve

Son Eminence le Cardinal Jean-Marie Rodrigue Villeneuve, Oblat de Marie Immaculée, naquit dans la paroisse du Sacré-Coeur, à Montréal, le 2 novembre 1883, de Rodrigue Villeneuve et de Marie-Louise Lalonde. Par son ascendance paternelle il se rattache à la famille Villeneuve établie à Charlesbourg, près Québec, au commencement de la colonie française au Canada.

Entré au noviciat des Oblats de Marie Immaculée, à Ville LaSalle, le 14 août 1901, il alla ensuite faire ses études philosophiques et théologiques au Scolasticat Saint-Joseph, à Ottawa. Il y fit son oblation le 8 septembre 1903.

Après son ordination sacerdotale, qui eut lieu en la Basilique d'Ottawa, le 25 mai 1907, il enseigna les sciences ecclésiastiques au Scolasticat Saint-Joseph, jusqu'en 1930. De 1920 à 1930, il dirigea cette institution. Il est docteur en philosophie, en théologie et en droit canonique.

Pendant les vingt-trois ans qu'ils enseigna au Scolasticat d'Ottawa, le Père Rodrigue Villeneuve s'adonna aussi à la prédication, et à diverses oeuvres religieuses ou sociales.

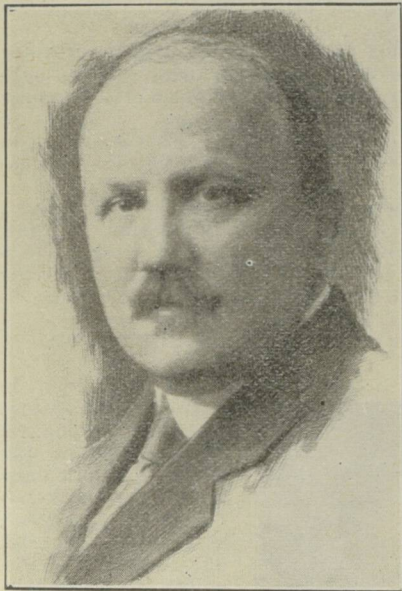
Premier titulaire du diocèse de Gravelbourg, il fut sacré, en la Basilique d'Ottawa, par S. E. Monseigneur Guillaume Forbes, le 11 septembre 1930, et prit possession de son siège épiscopal le 17 septembre. A Gravelbourg, il se dépensa, avec un zèle tout apostolique, à l'organisation de cette Eglise naissante et au soulagement des populations, que la crise économique et le manque de récolte affectaient particulièrement.

Transféré au siège métropolitain de Québec en décembre 1931, il fut intronisé, en une cérémonie d'une rare splendeur, le 25 février 1932. Ses grandes qualités de coeur et d'esprit eurent vite conquis l'affection et l'admiration de ses nouveaux diocésains.

Au consistoire secret du 13 mars 1933, l'Archevêque de Québec était au nombre des prélats appelés à l'éminente dignité du cardinalat. Monseigneur Jean-Marie Rodrigue Villeneuve devenait le quatrième cardinal canadien. Il reçut le chapeau rouge au consistoire public tenu à Saint-Pierre de Rome, le 16 mars 1933, et le même jour le Souverain Pontife lui imposait le Pallium. Le retour à Québec du nouveau Prince de l'Eglise fut marqué par des démonstrations grandioses.

Son Eminence le Cardinal Villeneuve est Chancelier de l'Université Laval. Il est Chevalier Grand-Croix de l'Ordre équestre du Saint-Sépulcre.

L'HONORABLE ERNEST LAPOINTE, C.R.



L'Hon. Ernest Lapointe

L'honorable Ernest Lapointe naquit à St-Eloi, comté de Témiscouata, le 6 octobre 1876, fils de S. Lapointe et d'Adèle Lavoie. Il fit ses études classiques au Collège de Rimouski et étudia le droit à l'Université Laval d'où il sortit en 1898 avec les titres de bachelier en loi et bachelier ès-arts. Il débuta dans la pratique du Droit à la Rivière du Loup et vint s'installer, plus tard, dans la ville de Québec; il fut nommé Conseil du Roi en 1908.

Dès le début de sa carrière, l'honorable Ernest Lapointe s'intéressa activement aux questions politiques et nationales; en effet, le 12 février 1904, succédant à

l'honorable H. G. Carroll, solliciteur général, nommé Juge à la Cour Supérieure (notre distingué Lieutenant-Gouverneur actuel), il est élu par acclamation député du comté de Kamouraska à la Chambre des Communes. Il est également réélu aux élections générales de 1904, 1908, 1911 et 1917. En 1919, l'honorable Lapointe résigna son siège pour contester celui de Québec-Est, rendu vacant par la mort de sir Wilfrid Laurier, et élu par de fortes majorités en 1919, 1921, 1925, 1926 et 1930.

Lors de la formation du cabinet King, il fut nommé Ministre de la Marine et des Pêcheries, en 1921; en 1924 il devenait Ministre de la Justice.

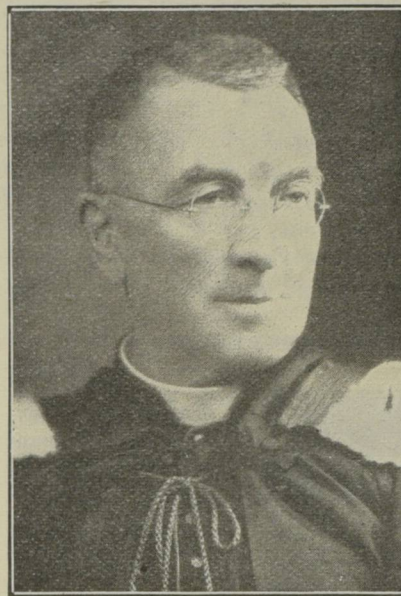
En 1922, l'honorable Lapointe fut délégué du Canada à la Ligue des Nations, à Genève, et, en 1926, à la Conférence Impériale, en compagnie du Très Honorable MacKenzie King, alors Premier Ministre du Canada. Il négocia et signa, avec l'honorable M. Fielding, un traité avec la France, en 1922, et signa aussi plusieurs autres traités avec les

Etats-Unis dont un, concernant les pêcheries, lequel fut le premier à être signé par un Canadien, avec l'assentiment de Sa Majesté.

Il fut le chef du Gouvernement à la Chambre des Communes pendant la Session de 1926. Représentant du Canada en Australie, en 1927, lors de l'inauguration de la nouvelle capitale Canberra, il fut, la même année, Ministre plénipotentiaire à la Conférence Laval de Genève. L'honorable M. Lapointe est considéré comme l'un des plus forts argumentateurs (debater) qu'il y ait en Chambre; il est membre du Rideau Club d'Ottawa, du Country Club, du Club de la Garnison de Québec et de l'Union Interalliée de Paris, France.

L'honorable Lapointe a épousé, le 16 février 1904, Mademoiselle Emma Pratte, fille de J.-A. Pratte, de la Rivière-du-Loup.

MGR CAMILLE ROY, P. A.



Mgr Camille Roy, P. A.

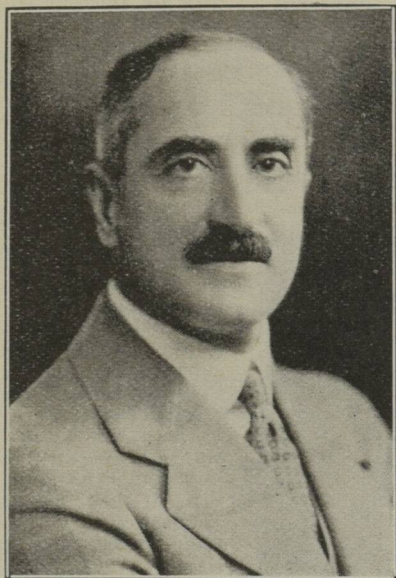
Mgr Camille Roy naquit à Berthier, comté de Montmagny, le 22 octobre 1870, du mariage de Benjamin Roy, cultivateur, et de Desanges Gosselin, fille de Pierre Gosselin.

Il fit son cours classique au Petit Séminaire de Québec et étudia la Théologie à l'Institut catholique de Paris et en Sorbonne où il fut licencié ès-lettres. Il fut ordonné prêtre le 19 mai 1894 après avoir été professeur de philosophie à l'Université Laval, pendant deux ans. Depuis son admission à la prêtrise, Monseigneur Roy a toujours demeuré au Séminaire de Québec et a pris une part active à la direction de cette

Institution si florissante; en effet, de 1894 à 1898 il fut professeur de rhétorique ainsi que de 1901 à 1918. Il devint Préfet des Etudes en 1918 jusqu'en 1923 alors qu'il était promu Directeur spirituel. En 1924, il devenait Recteur de l'Université Laval, en même temps que Supérieur du Séminaire de Québec. Il est aussi professeur de littérature française à l'Université Laval depuis 1897. Mgr Roy a donc contribué largement au développement de la plus importante institution enseignante du pays; professeur dévoué, orateur distingué, Mgr Roy, dans l'enseignement de la littérature, s'est acquis une grande renommée. Ecrivain, il a à son actif de nombreux ouvrages, parmi lesquels il convient de mentionner: NOS ORIGINES LITTÉRAIRES; ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE CANADIENNE; NOUVEAUX ESSAIS; ERABLES EN FLEURS; A L'OMBRE DES ERABLES; MANUEL D'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE; MGR DE LAVAL; LA CRITIQUE LITTÉRAIRE AU XIXÈME SIÈCLE; L'UNIVERSITÉ LAVAL ET LES FÊTES DU CINQUANTIENAIRE; PROPOS CANADIENS; LE TROISIÈME CENTENAIRE DE QUÉBEC; etc...

Mgr Roy s'est occupé d'études-critiques et d'histoire de la littérature canadienne; il est aussi un précieux collaborateur à plusieurs revues littéraires dont: LE CANADA-FRANÇAIS, organe mensuel de l'Université Laval. Titulaire du prix David en 1924, avec son volume: A L'OMBRE DES ERABLES, il avait l'honneur, en 1925, de voir l'ensemble de ses oeuvres couronnées par l'Académie Française qui lui attribua une médaille d'or destinée à l'une des meilleures oeuvres de littérature française écrites à l'étranger. Prédicateur éloquent, Mgr Roy, en 1915, fut appelé à prêcher le carême à la Basilique Notre-Dame de Montréal. Chevalier de la Légion d'Honneur de France, en 1925, Mgr Roy est en même temps un membre distingué de la Société Royale du Canada et de la Société Nationale Académique de Cherbourg.

L'HONORABLE J.-E. PERRAULT, C. R.

L'hon. J.-E. Perrault,
Ministre de la Voirie et des Mines

Joseph - Edouard Perrault naquit à La Malbaie, le 30 juillet 1874, du mariage de Joseph - S. Perrault, ancien député aux Communes (1879-81) et de Louisa Brault. Il fit ses études classiques au Collège de Ste-Anne de la Pocatière et au Petit Séminaire de Québec; il étudia le droit à l'Université Laval. Admis au Barreau en 1898, il exerce sa profession depuis à Arthabaska. Il dirigea pendant plusieurs années L'UNION DES CANTONS DE L'EST, journal libéral, et s'est toujours intéressé, depuis le début de sa carrière législative, aux luttes politiques tant fédérales que provinciales. Candidat libéral aux élections provinciales

de 1900, il se retira de la lutte en faveur de M. Paul Tourigny. Candidat libéral au Fédéral, dans Drummond-Arthabaska, en 1910, il fut défait sur la question de la Marine, par l'alliance des conservateurs et des nationalistes, après une lutte retentissante. Il fut élu député d'Arthabaska à la législature, en 1916; puis réélu par acclamation, en 1919.

En 1919 le Gouvernement de Québec, se proposant de mettre en oeuvre une politique intensive de colonisation et d'expansion agricole, nomma l'honorable M. Perrault au poste de Ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries. En 1923 il fut élu par de grandes majorités député des deux comtés d'Arthabaska et d'Abitibi, aux élections générales du 5 février.

Le 1er mai 1921, il était élu bâtonnier du barreau d'Arthabaska, et en juin de la même année, il était choisi par le conseil général du barreau comme bâtonnier général de la Province. Il remplaça, en 1929, feu l'honorable Perron, au Ministère de la Voirie; il est docteur en Loi de l'Université Laval et de l'Université Bishop, Commandeur du Mérite Agricole, membre du Club de la Garnison, et du Club de la Réforme de Québec.

A titre de ministre de la Colonisation, l'hon. M. Perrault a ouvert à l'agriculture un grand nombre de régions qui aujourd'hui comptent parmi les plus prospères de la Province, par exemple l'Abitibi.

A titre de ministre des Mines, l'hon. M. Perrault peut revendiquer le formidable développement minier du Témiscamingue et de l'Abitibi, ainsi que de plusieurs autres districts riches en minerais de toutes sortes.

A la Voirie, M. Perrault a donné une impulsion nouvelle à l'oeuvre commencée par M. Perron, son prédécesseur. Dans le même domaine, on doit à M. Perrault la modernisation des grandes artères de circulation et l'ouverture de plusieurs routes nouvelles dans la région des Laurentides.

L'hon. M. Perrault est l'initiateur du mouvement touristique dans la Province. En plus d'avoir progressé à grand pas sous sa direction, l'industrie touristique est redevable à M. Perrault d'une nouvelle formule d'organisation destinée à coordonner et à centraliser le travail de tous les citoyens intéressés au développement de cette source importante de revenus. L'oeuvre de M. Perrault, président du Conseil du Tourisme, sera un digne complément de celle qu'il a accomplie pour la Colonisation, les Mines et la Voirie.

J.-OSCAR BOULANGER, C. R., M. P.

J.-Oscar Boulanger, M. P.
Député de Bellechasse

Le jeune et brillant député de Bellechasse à la Chambre des Communes, vit le jour à St-Charles de Bellechasse, le 3 novembre 1888; fils d'un brave cultivateur, Joseph-L. Boulanger et d'Elisabeth Paré, il fit ses études primaires au collège de St-Charles et son cours classique au Petit Séminaire de Québec. Il commença à étudier le Droit à l'Université Laval puis à McGill où il obtint ses diplômes B. A. et B. C. L., le 9 octobre 1912. De 1912 à 1914, M. Boulanger fait partie de l'étude Lachance, Ahearn et Boulanger, de Québec, et remplit en même temps la fonction de secrétaire particulier de l'honorable

Cyrille-F. Delâge, président de l'Assemblée Législative. De 1914 à 1919, il pratique sa profession à Sweetburg, en société avec M. l'avocat McKeown et fonde l'étude McKeown & Boulanger.

En 1919, M. Boulanger revient à Québec pour faire partie de l'étude Belleau, Baillargeon, Belleau & Boulanger; il y reste jusqu'en 1925 alors qu'il ouvre un bureau, seul, qui devient, en 1926, le bureau Boulanger, Marquis & Lesard, situé 19 rue Notre-Dame, à Québec.

Il est membre des Forestiers Catholiques, du Club de Réforme, ex président-fondateur de l'Ordre des Fils du Canada; conseil du Roi; député de Bellechasse aux Communes depuis septembre 1926.

M. Boulanger épousa, le 26 juillet 1917, Mlle Marguerite Belleau, fille du Dr A.-G. Belleau, de Québec.

Depuis les quelque sept années que M. Oscar Boulanger siège au Parlement d'Ottawa, il n'a cessé de lutter, avec tout le talent et l'esprit qu'on lui connaît, en faveur du bilinguisme et contre l'invasion, en notre pays, du capital humain étranger. Il s'est fait le champion de la langue française, particulièrement lorsqu'il s'est agi de la monnaie et du timbre bilingue. C'est grâce à son dévouement inlassable et à son énergie de fer que les Canadiens français, en minorité dans notre pays, ont obtenu la reconnaissance officielle de leur langue, en maintes occasions.

En vrai patriote, il n'a jamais craint les obstacles, et s'est fait un pilier des adversaires les plus redoutables pour atteindre l'idéal qu'il s'était tracé; et tel le vainqueur d'une grande bataille, M. Boulanger a droit de s'enorgueillir de ses succès à la Chambre, succès qu'il a obtenus par son seul courage, ses talents et ses mérites.

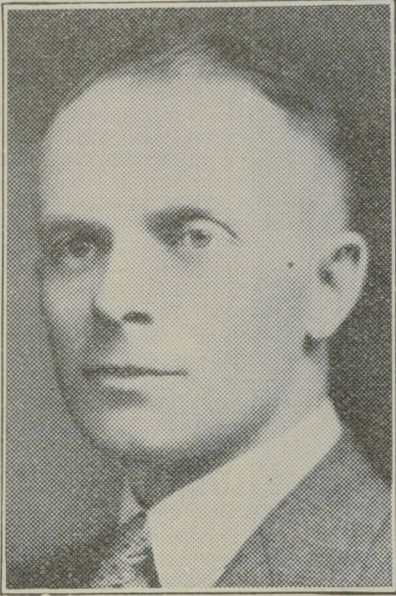
Citons un témoignage d'un collègue éminent de M. Boulanger aux Communes qui démontre toute la valeur du député de Bellechasse:

"M. Oscar Boulanger, depuis son entrée aux Communes, n'a cessé de réclamer en faveur des droits des Canadiens, ouvertement violés. Il s'est fait le spécialiste des questions d'immigration; il a tour à tour dénoncé l'immigration primée, l'entrée au pays de citoyens indésirables. C'est donc avec plaisir, et je dirais même avec reconnaissance, que nous proclamons le travail fait, en ce sens, par le député de Bellechasse aux Communes".

Saluons en M. J.-Oscar Boulanger le vrai patriote, le grand avocat, le bon Canadien fier de sa race, laquelle lui rend le même hommage.

Encourageons les notres. Achetez votre Café à Québec.

L'HONORABLE J. ADELARD GODBOUT, B. A., D. Sc. A.



L'Hon. J.-A. Godbout, B.A., D.Sc.A

Joseph-Adélarde Godbout, naquit à St-Eloi, comté de Témiscouata, le 24 septembre 1892, du mariage d'Eugène Godbout, cultivateur et éleveur réputé, ancien député de Témiscouata, et de Marie-Louise Duret, décédée.

Après avoir fait son cours classique au Séminaire de Rimouski et obtenu le diplôme de bachelier ès-arts, M. Godbout entra à l'École d'Agriculture de Ste-Anne de la Pocatière. Le jeune étudiant se fit remarquer par son application à l'étude, et lorsqu'il quitta cette institution, porteur du titre de bachelier ès-sciences agricoles avec grande distinction, son amour de la terre

et de l'agriculture le poussa à poursuivre des études spéciales afin d'arracher à la science agricole tous ses secrets. Il fit donc un stage assez prolongé au Massachusetts Agricultural College, où il se perfectionna principalement dans la zootechnie. Sans flatterie, on peut dire que le Ministre actuel de l'Agriculture de la province de Québec, grâce à ses connaissances approfondies, à son expérience, et à conception du problème agricole, est l'un des hommes les plus compétents du Dominion en matière agricole.

Au mois de décembre 1918, M. Godbout fut nommé professeur à l'École d'Agriculture de Ste-Anne de la Pocatière. En 1922, tout en continuant d'enseigner à Ste-Anne, il accepta les fonctions d'agronome dans le comté de l'Islet, mais en 1925, il dut abandonner ce dernier poste pour se consacrer exclusivement à l'enseignement de l'industrie animale à l'École d'Agriculture. Choisi comme propagandiste en Industrie Animale par l'Association des éleveurs d'Ayrshires de la Province de Québec. M. Godbout organisa un grand nombre de clubs d'éleveurs d'animaux de cette race.

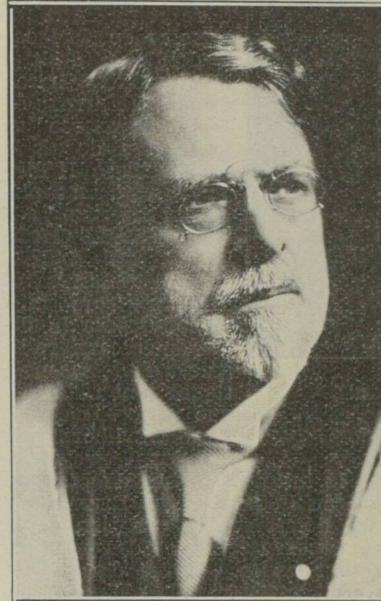
Il fut l'un des juges les plus demandés aux expositions de chevaux et de bétail qui se tiennent à Québec, Sherbrooke, Trois-Rivières, Ormstown, Toronto et ailleurs. En mai, 1929, les électeurs du comté de l'Islet envoyaient à Ste-Anne de la Pocatière une imposante délégation pour le prier de poser sa candidature à la Législation provinciale, et le 13 du même mois, le comté de l'Islet en faisait son député, en l'élisant par acclamation.

À la Chambre, le jeune député s'affirma immédiatement comme le champion tout désigné de la Classe agricole. Libéral, loyal à son parti, il plaça toujours au-dessus des rivalités politiques les intérêts des cultivateurs. Aussi, lorsque la mort enleva à la Province de Québec son ministre de l'Agriculture, dans la personne de l'honorable J. L. Perron, à l'automne de 1930, l'honorable L. A. Taschereau jugea-t-il qu'il trouverait dans le député de l'Islet le successeur compétent des Caron et des Perron. Et en novembre 1930, la Classe agricole et le corps agronomique de la Province de Québec apprenait avec fierté qu'un des leurs, Adélarde Godbout était nommé ministre de l'Agriculture.

Les hautes capacités de l'honorable M. Godbout n'ont pas été reconnues que par le Gouvernement de la Province de Québec. Président de l'Association des Agronomes canadiens pour la section de Ste-Anne de la Pocatière, en 1929, président de l'Amicale des Anciens Elèves de Ste-Anne, secrétaire de l'Association des Eleveurs de chevaux percherons de la Province, secrétaire de l'Association des Eleveurs du Bas de Québec, secrétaire du concours régional des chevaux, ce sont là autant de titres qu'il porta dans le passé et qui attestent de son dévouement à la chose agricole, et de son amour du travail.

Ajoutons aussi que l'Université Laval a reconnu, de son côté, la haute valeur de l'oeuvre poursuivie par le ministre de l'Agriculture en lui décernant le titre de Docteur ès-sciences agricoles, HONORIS CAUSA, quelques mois après son entrée dans le cabinet provincial, et qu'au printemps 1933, l'Association Canadienne des Techniciens Agricoles le choisissait comme son président. C'est à ce titre que M. Godbout présidera, en juillet 1934, l'assemblée annuelle de cet important corps agronomique, à Québec.

L'HONORABLE CYRILLE-F. DELAGE

L'Hon. Cyr.-F. Delage,
Surintendant de l'Instruction
Publique.

L'hon. Cyrille-F. Delage, notaire et surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec, naquit à Québec, le 1er mai 1809, du mariage de Jean-Baptiste Delage, notaire, et de Marie-Emma-Elmire Fraser, fille de André-Laughlin Fraser.

Il fit ses études primaires à l'École Lagueux de Saint-Roch, son cours classique au Petit Séminaire de Québec, (1881-89) et son droit à l'Université Laval (1889-1892) où il décrocha les prix Angers et Tessier (médaille d'argent), Stanley (médaille d'or) et Casgrain, pour le droit criminel. Admis à la pratique du notariat en 1892, il s'établit à Québec, en son étude actuelle, muni des

titres de bachelier ès lettres et bachelier en droit de Laval.

Au cours de sa carrière professionnelle, il fut choisi comme notaire de la Commission du Hâvre de Québec et des succursales des Banques de Montréal, Hochelaga et Canadienne Nationale, en cette ville.

Il s'intéressa aux questions politiques, éducatives et nationales. Il fut un des fondateurs du Club Mercier de Saint-Roch dont il fut, en même temps, le secrétaire. Secrétaire aussi de la Société Saint Jean-Baptiste de Québec, section Saint-Roch, puis assistant-secrétaire général, secrétaire général, trésorier général, président adjoint et, enfin, président général (1909-10).

En 1901, par son élection dans le comté de Québec, il entra à la Législature de Québec et ce mandat lui fut renouvelé aux élections de 1904, 1908 et 1912. Il y occupa le poste de député-orateur (vice-président) de 1909 à 1912; d'orateur (président) de 1912 à 1916; il se retira de la politique active cette dernière année (1916) pour devenir, au mois d'avril de la dite année, surintendant de l'Instruction publique, position qu'il occupe encore. En 1905, il avait été nommé membre du Comité catholique et, en même temps président du Conseil de l'Instruction publique. En 1905, il avait été élu membre de la Chambre des Notaires pour le district de Québec, et il le fut subséquentement à chaque triennat.

Docteur en droit de l'Université Laval (1908), docteur ès lettres (1919) l'honorable Cyrille-F. Delage fait partie de plusieurs sociétés littéraires, éducatives et patriotiques, entre autres: la Société Royale du Canada, section française, dont il est le vice-président; la Société du Parler Français au Canada, dont il fut président de 1922 à 1924; la Société de Géographie de Québec, dont il est le président; l'Association des auteurs canadiens, section française; le Conseil des Arts et Manufactures; le Conseil d'agriculture de la Province de Québec, etc.

En 1919, il publia un volume intitulé "Conférences-Discours et Lettres", puis, en 1927, un second volume sous le même titre.

Comme appréciation de ses bons services en maintes circonstances, la France et la Belgique lui ont accordé:

Nos Cafés sont rôtis à Québec pour vous, P. A. Nadeau, Propriétaire.

la première, en 1921, le titre d'Officier d'Académie et, en 1918, celui d'Officier de l'Instruction publique; la seconde, la médaille de première classe commémorative du comité de Secours national.

Le 16 octobre 1894, l'honorable Cyrille-F. Delâge épousait Mademoiselle Alice Brousseau, de Québec, fille de Téléphore Brousseau et de Céline Genest. Cinq enfants sont issus de ce mariage dont quatre survivent: Paul-Edouard, Maurice, Emile et Marguerite.

Par son inaltérable dévouement à toutes ces nobles causes, plus particulièrement celle de l'Instruction publique, l'honorable Cyrille-F. Delâge a acquis des titres incontestables à la confiance, à l'admiration, à la reconnaissance de notre population et la réputation dont il jouit, chez elle, est méritée; c'est la récompense de bons, longs et précieux services.

MGR L.-A. PAQUET, P. A., V. G. H.



Mgr L.-A. Paquet, P. A., V. G. H.

Louis-Adolphe Paquet naquit à St-Nicolas, le 4 août, 1859, du mariage d'Adolphe Paquet, cultivateur, et de Eléonore Demers. Il fit ses études classiques au petit Séminaire de Québec d'où il sortit en 1878 avec le titre de bachelier ès-arts, avec grande distinction et gagnant de la médaille d'or — prix Demers — décernée à l'élève qui se classait premier aux examens du baccalauréat.

Une brillante carrière devait nécessairement couronner le travail du jeune et talentueux "finissant". Il choisit la plus belle de toutes et prit la soutane.

Les Directeurs du grand Séminaire, fondant de grandes espérances en ce jeune ecclésiastique, l'envoyèrent sans retard à l'Université de la Propagande, à Rome, pour y suivre les cours de théologie. Après quatre ans d'études, en présence du Souverain Pontife Léon XIII, de plusieurs Cardinaux et de l'élite intellectuelle de Rome, il eut l'honneur de donner une soutenance théologique de haute valeur, sur les opérations divines. Cette brillante soutenance eut lieu en juin 1883, au Vatican même, et valut au jeune étudiant deux médailles qui lui furent remises des mains du Saint Père, en plus de son doctorat en théologie.

Il fut ordonné prêtre à Rome, le 24 mars 1883, dans la Basilique de St-Jean de Latran, par S. E. le Cardinal Monaco La Valetta.

Il revint ensuite au Canada et fut nommé professeur de théologie à l'Université Laval où il enseigna l'Histoire Ecclésiastique, l'Apologétique, l'Écriture Sainte, la Théologie Ascétique et Pastorale, l'Eloquence Sacrée, et surtout la Théologie dogmatique de St-Thomas d'Aquin d'après la Somme elle-même du grand Docteur.

Mgr Paquet occupa l'une des deux chaires théologiques de St-Thomas, de 1884 à 1902, et fut successivement Préfet des Etudes au Grand Séminaire, Assistant directeur, et enfin Directeur jusqu'en 1906, alors que la maladie l'obligea de démissionner.

En 1902, Sa Sainteté Léon XIII nomma Mgr Paquet Protonotaire Apostolique. En 1909, il était nommé Vicaire général de Mgr L.-N. Bégin, archevêque de Québec. Il fait partie depuis plusieurs années, de l'Académie Romaine de St-Thomas, laquelle compte quarante membres choisis parmi les plus célèbres Thomistes du monde entier, il est membre de la commission permanente des Semaines sociales auxquelles il a collaboré. Il a été l'un des deux délégués de la province ecclésiastique de Québec, dans les travaux préparatoires du 1er Concile plénier canadien, et

c'est lui qu'on chargea de la rédaction des "schèmes" de ce Concile.

Outre des Commentaires de St-Thomas (6 volumes) qui ont eu trois éditions, Mgr Paquet a publié : LA FOI ET LA RAISON (1 vol.); LE DROIT PUBLIC DE L'EGLISE (4 vol.), savoir : PRINCIPES GENERAUX (1 vol.), L'ORGANISATION RELIGIEUSE ET LE POUVOIR CIVIL (1 vol.); L'ACTION RELIGIEUSE ET LA LOI CIVILE (1 vol.); L'EGLISE ET L'EDUCATION (1 vol.). On a de lui également : DISCOURS ET ALLOCUTIONS (1 vol.); LA PRIERE DANS L'OEUVRE DU SALUT (1 vol.). Sous le titre général : ETUDE ET APPRECIATIONS (6 vols) du même auteur, traitent de diverses questions apologétiques, sociologiques et nationales. Un autre ouvrage, COURS D'ELOQUENCE SACRE (2 vols), contient les leçons du cours que Mgr Paquet, avec l'approbation des autorités, a institué récemment au grand Séminaire, Mgr Paquet a pris une part prépondérante dans la fondation de l'Académie canadienne St-Thomas d'Aquin.

Mgr L.-A. Paquet est le neveu de Mgr Benjamin Paquet, ancien recteur de l'Université Laval et de feu l'abbé Louis-Honoré Paquet, professeur et directeur de la même université, aumônier-fondateur des SS. Franciscaines Missionnaires de Marie, à Québec, et orateur très distingué. Il est le frère des docteurs Albert et Achille Paquet, médecins-chirurgiens renommés et tous deux professeurs à la faculté de médecine à l'Université Laval; il est aussi le cousin germain de feu l'honorable Etienne Théodore Paquet, ancien secrétaire de la Province de Québec. Par sa mère, Mgr Paquet est apparenté à M. l'abbé Jérôme Demers, ancien Supérieur du Séminaire de Québec, et à Monseigneur Modeste Demers, premier évêque de Vancouver.

Le 10 mai, 1933, furent célébrées, avec éclat, les Noces d'Or Sacerdotales de Monseigneur Louis-Adolphe Paquet, P. A., V. G. H., doyen de la faculté de Théologie à l'Université Laval, et c'est à cette occasion que S. E. le Cardinal J.-M.-R. Villeneuve, O. M. I. déclara :

"C'EST PLUS QUE LE PRETRE DE SEMINAIRE, OU LE PROFESSEUR D'UNIVERSITE QU'IL S'AGIT DE FETER; MONSEIGNEUR PAQUET, C'EST UNE FIGURE NATIONALE!"

Un volume publié récemment, par le comité d'organisation, contient le récit de ces fêtes et des diverses manifestations qu'elles ont provoquées. Une lettre pontificale adressée au Jubilaire de la part du saint Père, par le Cardinal Pacelli, secrétaire d'Etat, ouvre les pages très remplies, de ce volume-souvenir.

VICTOR MATHIEU, N. P.



Victor Mathieu, N. P.

Victor Mathieu naquit en la paroisse de St-Roch, à Québec, le 2 novembre 1889, du mariage de Louis-Joseph Mathieu, surintendant des travaux militaires, et de Mathilde Laberge.

Il est le neveu de feu le Docteur Eugène Mathieu, ancien professeur à l'Université Laval; de feu Sa Grandeur Mgr O.-E. Mathieu, archevêque de Regina, Sask., ancien supérieur du Séminaire de Québec et recteur de l'Université Laval, ce grand éducateur et archevêque qui a exercé une si grande influence auprès de ses concitoyens de langue française et de langue anglaise, catholiques et protestants, des

différentes provinces du Canada, qui recherchaient ses conseils.

M. Mathieu fit ses premières études à l'Ecole des Frères de St-Roch, sa paroisse natale, puis au Collège Ste-Anne

Nos Cafés sont vendus garantis entière satisfaction.

de la Pocatière et au Séminaire de Québec, et son cours de droit à l'Université Laval. C'est en juillet 1916, que le notaire Mathieu ouvrit son bureau dans l'édifice de La Caisse d'Économie (St-Roch), à Québec, où il a exercé jusqu'à ce jour sa profession. Grâce à son amour du travail, à sa grande activité et à son dévouement pour ses clients, il a une étude très achalandée et il s'est acquis rapidement une belle clientèle. Il est le notaire de huit diocèses et de plusieurs communautés religieuses; il a agi, de plus, comme notaire du Gouvernement fédéral dans plusieurs causes en expropriation pour fins publiques.

Le notaire Mathieu est l'un de nos professionnels qui aiment à aider nos maisons d'enseignement et la jeunesse étudiante; il a fondé plusieurs "Prix Mathieu": au Séminaire de Québec, en philosophie senior; au Collège Ste-Anne de la Pocatière, pour la composition française et l'histoire du Canada; au Séminaire des Trois-Rivières, pour la diction et discours; au Collège Mathieu, de Gravelbourg, pour la composition française et l'histoire du Canada; au Collège des Jésuites, à Québec et au Pensionnat St-Louis de Gonzague, pour l'application au travail.

M. Mathieu fait partie de la milice canadienne depuis 1909 où il débuta comme sergent d'ordonnance dans le 17^e régiment de Lévis, puis il passa dans le 87^e régiment de Québec et plus tard dans le régiment de Beauce, dont il fait encore partie. Le général Landry, en 1922, lui fit l'offre de prendre le commandement du C. O. T. C. Laval à Québec, qu'il refusa pour rester avec son régiment; en 1926 il fut recommandé par les Officiers de son régiment pour succéder au Lt-Col. Gilbert au commandement du Régiment de Beauce.

Lors de la déclaration de la guerre, en 1914, il fut rappelé du camp de Rockliff où il suivait un cours de signaleurs et il fit du service de garnison sur la Citadelle à Québec, avec son régiment. Au mois de mai 1918, Son Eminence le Cardinal Bégin recommandait le capitaine Victor Mathieu comme secrétaire militaire de Sa Grandeur Mgr G. Forbes, évêque de Joliette, (aujourd'hui archevêque d'Ottawa), qui avait été nommé pour visiter l'ar-

mée canadienne outre-mer; la maladie grave de la mère de Mgr Forbes empêcha l'évêque de Joliette de remplir sa nouvelle charge, de même que son secrétaire militaire.

M. Mathieu est un fervent propagandiste de l'enseignement de la culture physique aux enfants de nos écoles; lui-même qualifié professeur de gymnastique, il a organisé et encouragé la formation de plusieurs corps de cadets dans les collèges de la ville et des environs, où il donnait lui-même des cours de culture physique.

M. le notaire Mathieu a reçu plusieurs décorations civiles et militaires: en juillet 1931, il avait l'honneur de recevoir de Rome le titre et la cravate avec médaille de Commandeur de l'Ordre de Saint Grégoire-le-Grand, pour les précieux services rendus à l'Eglise, aux diocèses et aux communautés religieuses, comme notaire, et pour l'encouragement donné aux maisons d'enseignement en fondant plusieurs "Prix Mathieu"; de plus il a reçu la médaille militaire de "Long Service" et la médaille d'Officer's Decoration, pour son service dans la milice canadienne.

M. Mathieu est un ancien directeur du Club des Journalistes à Québec; membre du Club Canadien; du Quebec Winter Club; de la Société des Arts, Sciences et Lettres; de la Société Provencher; du Mess du Royal 22^eème Rég't, à la Citadelle de Québec; de la Reserv eNavale Canadienne; du Club Automobile, des Chevaliers de Colomb, etc.

Ses récréations favorites sont le théâtre, le journalisme, la milice, la pêche et la culture des fleurs, à sa maison de campagne à Neuville, près de Québec.

Le 24 septembre 1918, il épousait Mademoiselle Jeanette Béland, fille de l'honorable Henri-S. Béland, M.D., C.P., membre du Sénat canadien, ancien ministre des Postes dans le cabinet de sir Wilfrid Laurier, et ancien ministre du Rétablissement Civil des Soldats et de la Santé Publique, dans le cabinet de Mackenzie King, et de Flore Gérin; de ce mariage sont nés cinq enfants: Henri-B. Mathieu; Louis-B. Mathieu; Flore-B. Mathieu; Louis-B. Mathieu et Claude-B. Mathieu.

Résidence: 124, rue St-Augustin, Québec, inlassable.

Le Docteur ARTHUR LECLERC



Dr Arthur Leclerc

Arthur Leclerc naquit à Charlesbourg, le 3 mars 1879, du mariage d'Alexis Leclerc, cultivateur, et d'Elisabeth Légaré. Après avoir fréquenté l'école du village, il commença son cours classique au Petit Séminaire de Québec. Il étudia ensuite la Médecine à l'Université Laval, où il obtint son diplôme de Docteur en Médecine avec distinction, en 1906; grâce à la grande popularité dont il jouissait parmi ses confrères du temps, il fut élu président des étudiants durant la dernière année de son stage à l'Université.

Aussitôt admis à la pratique de sa profession, il alla s'éta-

blir dans la paroisse de St-Sauveur de Québec, où il pratique encore.

En 1907, le Dr Leclerc épousait Mlle Florence St-Amand, fille de M. Alex. St-Amand, ancien préfet du comté de Québec; de ce mariage sont nés huit enfants, dont sept survivent.

M. le Dr Leclerc, en dépit des nombreuses occupations que lui occasionnait la pratique de sa profession, dans l'une des paroisses la plus peuplées de Québec, consacra ses loisirs aux intérêts de ses concitoyens en s'intéressant aussi activement qu'il lui était possible aux diverses sociétés mutuelles et nationales. C'est ainsi qu'en 1914 il devenait président de la Société St-Jean-Baptiste de St-

Sauveur (distincte alors de la Société St-Jean-Baptiste de Québec). La grande activité qu'il a sans cesse déployée dans l'exercice de sa profession, a incité ses confrères à s'assurer sa précieuse collaboration dans la direction du Collège des Médecins et Chirurgiens de la Province de Québec, où il fut élu Gouverneur durant quatre années consécutives, de 1920 à 1924, fonction qu'il remplit simultanément avec la direction de la Société Médicale Provinciale et la présidence de la Société Médicale de Québec. Il fonda plus tard, la Société Médicale de St-Sauveur, dont il fut président en 1931.

La Société des Artisans canadiens-français, société nationale et catholique d'assurance mutuelle, qui joue un si grand rôle national au Canada et aux Etats-Unis, reconnaissant en M. le Dr Leclerc un patriote modèle et dévoué, rendit un grand témoignage à ses talents et à son intégrité en le nommant Directeur général en 1923.

Modeste, humble dans la force du mot, nous n'avons pu connaître de lui le motif qui incita Sa Sainteté Pie XI, sur recommandation de Sa Grandeur Mgr Langlois, à créer le Dr Leclerc Commandeur de l'Ordre de St-Grégoire le Grand, le 25 décembre 1926. Pour si grand honneur de la part du Saint-Siège, cela suppose un geste de grande générosité ou une oeuvre de grand mérite...

A la dernière élection de février 1933, le Dr Leclerc fut élu président général de la Société St-Jean-Baptiste de Québec; dès le début de son office s'inaugurait une série de causeries-concerts en faveur de l'Apostolat laïque et il organisait sans retard la célébration grandiose de la fête nationale du 24 juin dernier qui fera sans doute époque dans les annales de la Société. En effet, c'est grâce aux activités du président général, que participaient les plus hauts dignitaires du clergé, les plus grands hommes politiques, à la fête nationale, notamment Son Excellence le Gouverneur Général du Canada et Lady Bessborough, Son Excellence le Délégué Apostolique, Mgr Cassulo, Son Eminence le Cardinal J.-M.-Rodrigue Villeneuve, son Excellence le Lieutenant-Gouverneur et Madame Carroll, l'honorable M. Maurice Dupré, représentant le Premier Ministre du Canada, etc.

Monsieur le Commandeur Arthur Leclerc, M.D., a droit à l'admiration de ses compatriotes et les hautes fonctions qu'il occupe, dans le domaine médical et national, il les a acquises par ses mérites nombreux, son patriotisme éclairé et son activité inlassable.

Encouragez une industrie de chez nous, P. A. Nadeau, Propriétaire.

VIGNETTES

La vignette joue un rôle important dans la publicité moderne... encore faut-il qu'elle soit bien fabriquée et de façon impeccable.

VOUS

Qui annoncez régulièrement, confiez votre travail à un atelier moderne, dirigé par un EXPERT.

NOS BAS PRIX VOUS SURPRENDRONT



NOUS RECOMMANDONS
L'ACHAT D'ACTION DE



Compagnie Canadienne Monocar Ltée

Actions de Priorité
cumulatives et
participantes.

PRIX: \$25.00 par action,
pour rapporter 8%; avec
boni d'une action commune
pour 4 actions de priorité.

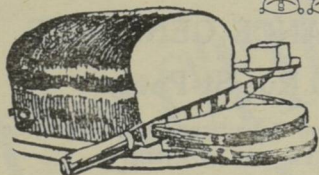
CIRCULAIRES ET
RENSEIGNEMENTS COMPLETS
SUR DEMANDE

Lagueux & Darveau

BANQUIERS EN OBLIGATIONS

Edifice "Financial"

Québec



EXCELLENT!

TEL EST LE VERDICT DE TOUS NOS CLIENTS

LES PRODUITS de

LA BOULANGERIE MODELE

sont reconnus comme
étant les meilleurs sur
le marché depuis près
d'un SIECLE.

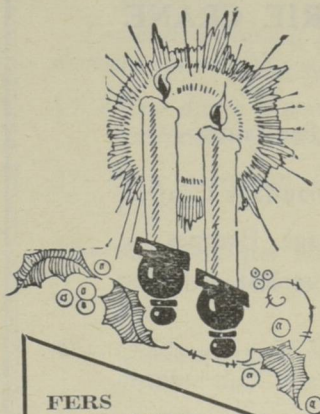
Gâteaux - Petits Pains - Pâtisseries - Pains

T. HETHRINGTON Ltée

364 RUE ST-JEAN

-:-

TEL. 2-2081



LE MAGASIN
par EXCELLENCE
pour CADEAUX
PRATIQUES et
DURABLES . . .

FERS
à REPASSER
LAMPES décoratives
GRILLE-PAINS
LAMPES de BRIDGE
POELES - LAVEUSES -
REFRIGERATEURS

RADIOS

Northern -
Electric

DeForest -
Crosley

ROBERT MORENCY

356 rue St-Jean

4 - 4 3 1 6

LE PORTER
“BOSWELL”

EST UN TONIQUE

ET UN RECONSTITUANT.

Il est Recommandé

comme tel

par tous les Médecins.

150 livres
de pression

2500 livres
de pression

ROBINETTERIE CRANE

— Appareils Sanitaires —

Matériel pour Chauffage Central
 Tubes, Outillage, Pompes,
 Robinetterie et Raccords

CRANE

Crane Limited — Siège Social :
 1170, Square Beaver Hall, Montréal.
 Usines: Montréal et Saint-Jean, Qué.
 Succursales dans toutes les villes importantes.

A QUEBEC: 70, RUE SAINT-VALLIER

EXIGEZ de votre EPICIER
 les
ESSENCES “SUPREME”

Pour obtenir une
 saveur exquise
 dans le

Sirop — Sucre à la crème — Crème
 glacée — Gelées — Bonbons,
 etc., etc.

fabriquées à Québec
 par
 La Compagnie Caron Enrg.
 Québec

Au Service du Public
 comme toujours

GIROUX & CÔTÉ Enrég.

ASSURANCE GÉNÉRALE

70 Rue St-Paul

Edifice “Banque Canadienne du Commerce”
 CITÉ DE QUÉBEC

Téléphone: 2-1497

LA CIE
F. X. DROLET
QUEBEC

206, RUE DU PONT,

Tél.: 4-4641

Téléphone: 6890

E. B. Côté

Avec son expérience de 30 années dans
LES ENSEIGNES ET DECORATION
 Vous assure le meilleur service en ville pour le prix.
 87 Blvd. CHAREST, QUEBEC

J.-R. TURCOTTE

PLOMBIER - ELECTRICIEN
 153, 10ème rue
 QUEBEC

Encourageons les notres. Achetez votre Café à Québec.

Vous atteindrez

Un Double But

en confiant

vos travaux de

Reliure,

Photogravure

ou

Impressions

à

**L'ACTION
CATHOLIQUE**

D'abord, vous encouragez
l'Institution qui défend vos
intérêts religieux et nation-
aux...

• • • •
Ensuite, vous vous assurez
d'un travail soigné, de prix
fort raisonnable et du maxi-
mum de satisfaction.

Fondée en 1910

Ecole Technique Québec

185, BOULEVARD LANGELIER
QUEBEC.

Prépare aux carrières industrielles
Outillage perfectionné

Ateliers modernes

Enseignement bilingue

CONDITIONS D'ADMISSION AUX COURS REGULIERS DU JOUR.

SONT ADMIS SANS EXAMENS :

(a) Au Cours Technique

Les candidats qui produisent un certificat de 8^e année de la Commission scolaire, de trois années de cours classique, diplôme commercial ou l'équivalent.

(b) Au cours de métiers

Les candidats qui produisent un certificat de 6^e année de la Commission scolaire ou l'équivalent.

Les autres doivent passer avec succès un examen sur les matières suivantes:

- 1°—Une dictée d'environ vingt lignes et ne comportant pas de difficultés.
- 2°—Une narration (composition sur un sujet simple).
- 3°—Arithmétique élémentaire (fraction ordinaires et décimales, proportions, pourcentage).
- 4°—Quelques questions sur l'histoire et la géographie du Canada.
- 5°—Notions de dessin géométrique.

A NOTER :

Tout candidat doit être âgé d'au moins 14 ans, à la date de l'examen d'entrée et avoir terminé la 6^{ème} année du cours primaire. Il est tenu de présenter un certificat de vaccination.

Encouragez une industrie de chez nous, P. A. Nadeau, Propriétaire.

LA CIGARETTE



“ DUCHESSE ”

Particulièrement **DOUCE**,
SAVOUREUSE — d'un arôme
UNIQUE.

Elle fait le bonheur de ceux qui
cherchent la cigarette **IDEALE**.
Présentée il y a quelques mois à
peine la Cigarette **DUCHESSE**
est aujourd'hui le choix de tous
les fumeurs.

La Maison L. O. Grothé, Ltée

est indépendante et s'efforce
par ses activités à maintenir
l'influence et le prestige des
Canadiens-Français dans le
domaine du Commerce et de
l'Industrie.



“ CONSERVEZ LES MAINS DE BRIDGE ”